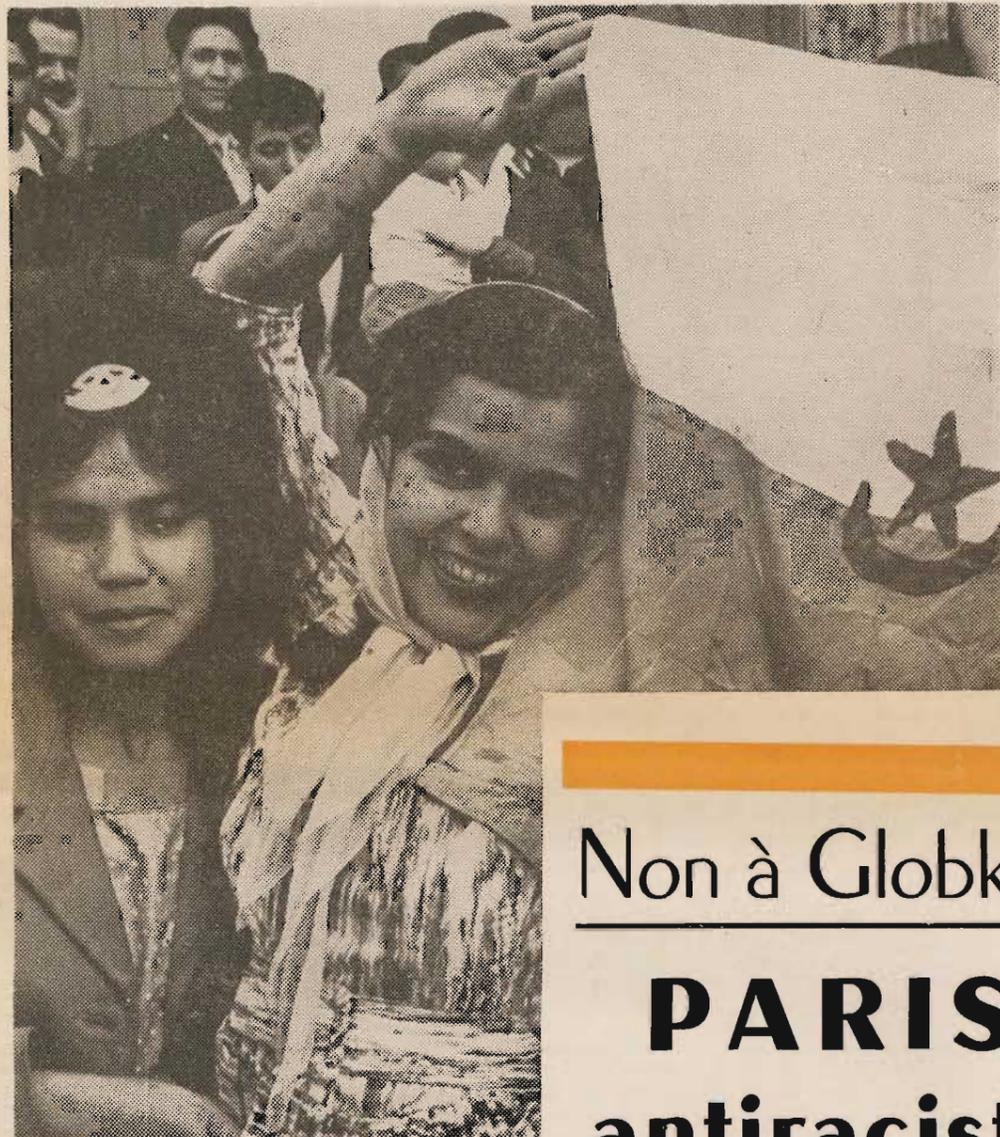


Dans l'allégresse générale, sous le signe de l'amitié entre les habitants de toutes origines

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

J'AI VU NAITRE L'ALGÉRIE NOUVELLE



Originaire d'Algérie, A.-P. Lentin y est retourné plusieurs fois ces dernières années, comme journaliste. Il a vu naître la République algérienne, avant et après le référendum d'autodétermination. Voici ses premières impressions.

DE retour à Paris, dix jours après le référendum, j'ai la tête encore bourdonnante des cris de joie, des musiques, des chants, des klaxons qui ont salué la naissance de l'Algérie nouvelle — aboutissement de sept années de luttes et de douleur. Ces images colorées et mouvantes, cet extraordinaire bouillonnement de faules traduisent à eux seuls la mutation qui s'est produite sur cette terre où souffle tout à coup, après l'orage, le vent généreux de l'indépendance, de la liberté.

A Alger, où l'allégresse a explosé dès la nuit avant le vote, il y a eu pendant trois jours et trois nuits, cinq cent mille hommes dans les rues, les habitants de la ville étant rejoints par ceux du bled, qui affluaient à pleins camions. Joie folle, mais débonnaire. Les files de voitures klaxonnantes, couvertes de grappes humaines, les cortèges massifs d'hommes, de femmes et d'enfants, hérissés de drapeaux, qui envahissaient toutes les artères, n'ont à aucun moment donné lieu au moindre incident. La discipline était spontanée. Le

(Suite page 9)

Non à Globke! PARIS antiraciste se souvient

Une vive émotion s'est emparée des antiracistes à l'annonce de la venue en France, avec le Chancelier Adenauer, du Docteur Hans Globke, qui élaborait et fit appliquer, sous Hitler, les lois anti-juives. A l'appel du M.R.A.P., une cérémonie du souvenir a eu lieu au Mémorial du Martyr Juif où Charles Palant (au premier plan à droite) a pris la parole. (Voir nos informations en pages 4 et 5.)



En présence de nombreuses personnalités

Brillante réception pour la remise à Robert MERLE du Prix de la Fraternité



Le président Pierre PARAF remettant le Prix au lauréat (Voir page centrale.)

DANS CE NUMÉRO :

- Ouvrir les mains et les cœurs, par Pierre PARAF (page centrale).
- Je suis un écrivain engagé, par Robert MERLE (page centrale).
- Entretien avec le R. P. Demann, par Nicole de BOISANGER-DUTREIL (page 5).
- Le débat continue, sur le « Portrait d'un juif » d'Albert Memmi, avec Jacques NANTET, Henry LEVY-BRUHL et Alfred GRANT (page 10).
- Un obstacle à la réconciliation franco-allemande, par Charles PALANT (page 5).
- Les lettres d'Alfred Dreyfus, présentées par Henriette PSICHARI (page 12).
- William Faulkner et le racisme par Jean DROIT (page 11).
- Hommage à Albert Béville (page 8).

Ce mois-ci...

11-VI. — « Rien ne sera laissé en Algérie, si ce n'est le chaos et la ruine », affirme l'O.A.S. dans son « émission-pirate » quotidienne. 2 collèges techniques, 3 écoles et une garderie d'enfants incendiés à Alger. Fusillade entre O.A.S. et gendarmes mobiles à Oran.

• Après celles du 13^e arrondissement, nouvelles brutalités policières contre les Algériens aux Buttes Chaumont et à Noisy-le-Sec.

12-VI. — Solution pacifique au Laos, d'un conflit qui aurait pu devenir international : les trois princes forment un gouvernement de coalition.

• Violences policières contre les Algériens à Nanterre et à Briey.

13-VI. — Vingt bâtiments, dont 3 écoles et 1 collège, détruits par l'O.A.S. à Alger.

14-VI. — Onze musulmans tués à Sidi Bel Abbès.

• Un café musulman mitraillé à Paris : un mort et un blessé.

• Manifestation en Guyane contre l'envoi de la Légion : 65 blessés.

15-VI. — Explosion à l'Hôtel de Ville d'Alger, que gardaient des soldats du contingent : 1 tué, 43 blessés.

• Trois attentats contre des cafés algériens de la région parisienne : deux morts et plusieurs blessés.

17-VI. — Déclaration du Dr Mostefai, membre de l'Exécutif provisoire, faisant état d'entretiens avec les dirigeants des organisations européennes. Une « émission-pirate » de l'O.A.S. annonce l'arrêt des attentats à Alger.

19-VI. — Des soldats de la Bundeswehr arrivent à Cardiff (Grande-Bretagne) pour 4 mois d'entraînement.

• Un mort et 18 blessés à Oran, où l'O.A.S. tire au mortier sur les quartiers musulmans.

20-VI. — Trois explosions à Bône où la mairie et la bibliothèque universitaire sont détruites.

22-VI. — Quatre attentats au plastic à Paris. Un militant communiste, Pierre Verger, poignardé dans le 9^e, alors qu'il traçait des inscriptions anti-O.A.S.

• Cinq explosions dans les locaux de l'Académie d'Oran. Vingt explosions à Bône.

24-VI. — 15 explosions et incendies à Oran.

25-VI. — Des millions de litres de pétrole flambent dans le port d'Oran.

• « Représailles » après l'exécution d'Eichmann : une jeune fille de 19 ans enlevée et torturée par des nazis à Buenos Aires.

26-VI. — Nouvelles destructions à Oran : 3 écoles, 2 minoteries, un bureau de postes, un cinéma, l'immeuble de l'électricité et du gaz.

27-VI. — L'ex-colonel Dufour, chef de l'O.A.S. à Oran, ordonne, dans une « émission pirate », d'interrompre les destructions.

28-VI. — Remise à Robert Merle du Prix de la Fraternité.

29-VI. — Un étudiant d'origine juive torturé par des nazis à Buenos Aires : une croix gammée est taillée au couteau sur sa joue.

30-VI. — Trois cafés algériens mitraillés dans la région parisienne : 3 tués et 8 blessés.

1-VII. — Référendum d'autodétermination : l'Algérie vote massivement pour l'indépendance (99,72 % de oui).

• Manifestation nazie à Londres, aux cris de « Seig Heil » et « Juden raus ». • Suite à une décision de l'O.N.U., les deux derniers territoires administrés par la Belgique en Afrique, le Ruanda et le Burundi deviennent indépendants. • Suicide du général de Larminat, président de la Cour Militaire de Justice.

2-VII. — Arrivée à Paris du Chancelier Adenauer : manifestations contre le militarisme allemand à la porte d'Orléans.

3-VII. — Tandis que dans toute l'Algérie les réjouissances battent leur plein, le gouvernement français reconnaît officiellement l'indépendance de l'Algérie.

• Démonstration du Ku Klux Klan dans les rues d'Atlanta (U.S.A.) à l'occasion du Congrès de la N.A.A.C.P.

4-VII. — Manifestation du Souvenir, à l'appel du M.R.A.P. au Mémorial du Martyr Juif.

5-VII. — Fusillade à Oran pendant le défilé de l'indépendance : 95 morts, dont 20 Européens, et 187 blessés.

• Levée de l'immunité parlementaire de Georges Bidault, désigné par Salan pour le remplacer à la tête de l'O.A.S.

6-VII. — Degueudre, chef des « commandos Delta » de l'O.A.S., fusillé.

• Manifestations à Bordeaux à l'arrivée du chancelier Adenauer : matraquages et arrestations.

8-10. — Parade militaire franco-allemande à Mourmelon, en présence du général de Gaulle et du chancelier Adenauer.

9-VII. — Ouverture à Moscou du Congrès Mondial pour le désarmement et la paix.

• Les Etats-Unis font exploser une bombe thermonucléaire à haute altitude au-dessus de l'océan Pacifique.

10-VII. — Franco désigne comme vice-président du Conseil, le général Munoz Grandes, qui fit la guerre dans les forces hitlériennes à la tête de la « Division bleue ».

QUE SE PASSE-T-IL ?

EICHMANN

● Satisfaction en Israël après l'exécution

Jérusalem, juillet. — L'exécution rapide d'Eichmann a été accueillie avec satisfaction et soulagement en Israël. Les campagnes menées par quelques poètes et philosophes comme Buber ou Lea Goldberg, qui demandaient qu'on ne pend pas le condamné n'ont reçu aucun écho favorable. D'ailleurs ces personnages n'exigeaient pas du président Ben Zvi la grâce de l'accusé. Ils demandaient qu'on lui laisse la possibilité d'être jugé ailleurs, en Allemagne, comme en Pologne.

Le box de verre, installé au tribunal de Jérusalem et dans lequel Eichmann fut installé pendant son procès, vient d'être transféré au Musée du Martyr et de la Résistance qui se trouve au kibboutz des Combattants des Ghettos. Ce transfert a également soulevé des polémiques, à vrai dire peu passionnées. Certains demandaient que le box soit gardé en réserve, au Quartier Général de la Police, en attendant qu'il serve à nouveau pour juger d'autres criminels, comme Mengele et peut-être Bornmann. Mais l'opinion générale est qu'il est facile de construire d'autres boxes de verre. C'est même la chose la plus facile à faire.

Parmi les nombreux visiteurs qui, au Musée, passent devant le box, il en est qui se retournent pour cracher, écœurés par le seul souvenir du criminel. Autres réactions : de nombreux Israéliens avaient écrit au Ministère de la Justice pour solliciter l'honneur de participer à l'exécution du bourreau de millions de juifs. Mais le tribunal de Jérusalem ayant respecté toutes les règles du procès, l'exécution s'est également déroulée selon les lois du pays. Aucune main juive n'a touché à la corde qui a servi à l'exécution du criminel.

Miriam NOVITCH.

FASCISME

● Pujade en flèche

Pierre Pujade se remue beaucoup, depuis quelques mois. Son idée de former un « Parti National Populaire », étrange mélange du Rassemblement National Populaire à la Danand et du Parti Populaire Français à la Doriot, prend corps. Il s'agirait en fait d'un élargissement, le plus à droite possible de sa démagogie « Union pour la Fraternité Française » qui battait de l'aile. Ce nouveau parti, dont Pujade serait le chef suprême grouperait les nostalgiques de l'Algérie Française — on ne désespère pas de sa « reconquête » — les partisans de l'O.A.S. désœuvrés et prêts à reprendre du service en France. Il serait enfin et surtout, le centre de rassemblement de la multitude de petits partis fascistes, appelés par antiphrase les « partis nationaux » et des « Indépendants » les plus virulents. Le « maître à penser » de cette organisation est d'ores et déjà le fasciste Pierre Boutang, directeur de « La Nation Française », dont « Fraternité Française », organe antisémite de Pujade, nous donne ce portrait pittoresque : « Pierre Boutang. Du vit-argent. Sa pensée galope, accroche des idées et des images. Si la construction surprend, dans un débit saccadé, nerveux, sismique, il y a un je-ne-sais-quoi qui attache, peut-être la foi de celui qui est le maître incontestable de la pensée nationaliste... »

Au fameux débat du 1^{er} et du 2 juillet derniers, autour de Pujade et de Boutang, on reconnaissait Jacques Chombard de Lauwe, dit « Colonel Félix », du Centre national des Indépendants et du Ré-

EN SOUSCRIPTION :

Histoire de l'Allemagne contemporaine

par Gilbert BADIA

(Editions sociales)

NOTRE ami et collaborateur Gilbert Badia, agrégé de l'Université, vient d'écrire, pour les Editions Sociales, un ouvrage fort documenté et sans aucun doute le plus complet qui existe actuellement en France sur ce sujet, intitulé « Histoire de l'Allemagne contemporaine ».

Cet ouvrage retrace l'évolution de l'Allemagne de 1870 à 1962, mais c'est surtout à la période qui va de 1917 à nos jours que Gilbert Badia s'est particulièrement attaché. Dans le deuxième tome (consacré au III^e Reich et à l'après-guerre), l'auteur traite en particulier des persécution antisémitiques, du programme

L'honneur et la honte

CHATOUILLE par le démon de midi, le commandant Chauvet, quinquagénaire, bon soldat, bon chrétien, bon époux et bon père, a tué sa femme rigide et peu passionnée, afin de pouvoir épouser une maîtresse plus charnelle et plus... volcanique. Crime passionnel, j'oserais dire classique dans les annales de la Cour d'Assise. Les jurés de Grenoble l'ont envoyé méditer en prison pendant quinze ans sur les avantages du divorce officiel (que sa conscience religieuse lui refusait) et les inconvénients du « divorce à l'Italienne » (le mariage ne prenant fin qu'avec la mort du conjoint).

Mais là n'est pas mon propos, et si j'évoque le cas du commandant Chauvet, ce triste héros d'un fait divers atroce, mais banal en soi, c'est parce que ce personnage eut la curieuse idée de camoufler son crime en « attentat du F.L.N. ».

En quinze ans de campagne, dont sept d'Indochine et quelques-unes passées en Algérie, ce « brave militaire » avait souvent vu la mort de près — et je n'ose imaginer en quelles conditions. Tuer sa femme ne lui coûta aucune peine physique. Seulement quelques petites tortures morales, avant le crime. Le plus difficile était de se débarrasser, non pas du cadavre, mais du crime lui-même devant la loi des hommes. Officier français et de retour d'Algérie, rien ne fut plus naturel pour lui que d'inventer un « attentat » algérien. En ces temps où régnait la psychose raciste, il pensait que la police le croirait, et effectuerait quelques descentes chez les « rats » du coin... A la rigueur, et avec un peu de chance, on arrêterait un « coupable », condamné d'avance par la couleur de sa peau. Et le criminel aurait pu rejoindre, à Oran, l'objet de son amour, vivre tranquille une existence heureuse, attendre la retraite paisible, en homme respecté et respectable.

Un grain de sable fit dérailler la machine. A l'instruction, comme devant le tribunal, Chauvet affirma qu'il avait menti, parce qu'il « avait honte » de son crime et qu'il voulait préserver son honneur. Charger un Algérien d'un meurtre ne pouvait être ni honteux, ni déshonorant.

C'est tout...

Oncle TOM.

seu breton de l'O.A.S. réunis, le colonel Matignon de la « Réconciliation Française », Fouchet, du groupe « Ordre et Liberté », le général Renucci, ex-député des Aurès qui s'écria : « Monsieur Pujade, vous avez pris le brandon, nous sommes avec vous ! » (il n'a pas dit où il voulait mettre le feu), Laporte, président d'honneur des Anciens étudiants d'Alger.

Au cours de ce débat les clins d'yeux n'ont pas manqué en direction des repliés d'Algérie, considérés comme la meilleure réserve pour le recrutement.

Quant au programme, démagogie comme il se doit, il est aussi vague que possible : se grouper contre les « entreprises d'un pouvoir vieillissant » afin de tenter de le remplacer, lutter contre le « capitalisme apatride » (vieux phraséologie hitlérienne) et bien entendu le marxisme.

Certes, Pujade joue « La résistible ascension d'Arturo Ui » au naturel. Mais hélas, pas plus que le modèle d'Arturo Ui, ce n'est pas sur les planches qu'il s'agit...

AFRIQUE DU SUD

● Othello et l'apartheid

terdite dans tous les lycées de l'Union Sud-Africaine parce que (textuellement) : « Othello et Desdémone ont transgressé la loi sur les mariages mixtes ». C'est le perfide Jago qui doit frémir d'aise dans sa tombe. Lui aussi n'était-il pas un partisan de l'Apartheid avant la lettre ?

Faut-il en rire, ou en pleurer ? Le gouvernement de l'Union Sud-Africaine vient de prendre une décision qui le ridiculiserait aux yeux du monde civilisé, si ce n'était déjà fait. L'étude d'Othello, de William Shakespeare, est désormais in-

POUR LA PAIX

● Le Congrès de Moscou

Plus de cent pays ont participé au Congrès Mondial pour le Désarmement et la

Paix qui s'est tenu en juillet à Moscou. Révélations intéressantes : Chaque année les pays du monde dépensent 120 milliards de dollars pour les armements. A eux seuls, les pays de l'O.T.A.N. dépensent un million de dollars toutes les 10 minutes pour les préparatifs de guerre. De 1946 à 1962 les Etats-Unis ont affecté 900 millions de dollars à l'armement, soit presque autant que les dépenses des alliés pendant la seconde guerre mondiale. Les forces armées du monde entier représentent 20 millions de personnes. 100 millions de gens consacrent leur énergie à des buts militaires. Le stock d'armes nucléaires du monde entier représente 12 millions de bombes atomiques du type de celle qui a détruit Hiroshima, soit 250 milliards de tonnes de T.N.T. ou encore 80 tonnes d'explosif par habitant de la planète.

Plus que jamais, un désarmement général et contrôlé s'impose.

● Education des adultes

Sous l'égide de l'U.N.E.S.C.O. s'est tenu à Prague un séminaire sur l'éducation des adultes, groupant des savants de tous les pays du monde, ainsi que des experts. Leurs conclusions furent unanimes : l'éducation des adultes est liée à la coexistence pacifique entre les peuples. Délivrés de la menace d'une guerre fratricide, les hommes, sans distinction de nationalités, de races ou d'idéologies, sauront coopérer à la construction d'un monde dans lequel chacun pourra acquérir un maximum de connaissances scientifiques et techniques. L'humanité moderne se doit, dès à présent, de mettre tout en œuvre pour que la connaissance soit diffusée, non pas à quelques sujets seulement, ni à quelques groupes, mais à tous.

DROIT ET LIBERTÉ

MENSUEL

30, rue des Jeûneurs - Paris (2^e)

Tél. : GUT. 09-57

Tarif des abonnements

FRANCE :

Un an : 7,50 NF

Abonnement de soutien : 15 NF.

ETRANGER

Un an : 12 NF

Compte Ch. Post. : 6070-98 Paris

Pour les changements d'adresse envoyer 60 fr. et la dernière bande.

EN BELGIQUE :

On peut se procurer « Droit et Liberté » ou s'abonner au « Cercle Culturel et Sportif Juif », 51, Bd du Jardin-Botanique, à Bruxelles. Les versements peuvent être effectués au C.C.P. 278947, de M. S. Gutman, Bruxelles.

Le numéro : 10 francs belges.

L'abonnement annuel : 100 FB.

Abonnement de soutien : 150 FB.

Journal composé et imprimé par des ouvriers syndiqués

S.P.E.C. — Châteauroux

Gérant : S. BIANCHI.

Les sauvages !

Prenant prétexte de l'exécution d'Adolf Eichmann, les nazis répartis dans divers pays du monde ont relevé brutalement la tête. Sortant d'une toute relative clandestinité, ils ont pu, généralement impunément, manifester leur présence. Ils ont pu, aussi hélas, se conduire selon leurs principes, c'est-à-dire en sauvages. Les nouvelles qui nous sont parvenues nous permettent de dresser l'horrible tableau de leurs méfaits.



Les policiers de Sa Majesté ne paraissent guère préoccupés par ce jeune nazi londonien qui manifeste à Trafalgar Square

ARGENTINE: Attentats et tortures

C'EST en Argentine, repaire d'hitlériens, que les réactions fascistes ont été les plus vives. Le propre fils d'Eichmann, Horst Eichmann, âgé de 22 ans, s'est écrié : « Je suis fier que mon père soit mort en colonel allemand. Sa mort constituera un exemple pour la jeunesse allemande ». Un journal autrichien révèle, par ailleurs, que Horst Eichmann s'était rendu à deux reprises en Autriche et dans d'autres pays d'Europe afin de comploter l'évasion de son père.

A Buenos-Aires, les émules d'Eichmann, pour venger leur idole ont enlevé une jeune fille juive de 19 ans et l'ont torturée, lui brûlant la peau avec des cigarettes et lui découpant au canif une croix gammée sur le sein droit. La jeune fille, Mile Graciella Narcisa Sirota a raconté



ses souffrances, affirmant que les nazis, tout en la torturant, lui murmuraient : « C'est notre vengeance. Vous les Juifs, vous êtes responsables de la mort d'Eichmann. »

Pendant ce temps, des bandes se répandaient dans la ville, se livrant à différentes exactions. Selon le président du Congrès Juif Mondial : « A Buenos-Aires des synagogues ont été plastiquées et incendiées. Des magasins juifs, des restaurants et la rédaction d'un journal ont été criblés de balles de mitrailleuses. Les murs de bâtiments abritant des institutions juives ont été couverts de croix gammées et d'inscriptions injurieuses. Des gangs racistes organisés ont kidnappé des étudiants juifs qui ont été torturés et mutilés de manière particulièrement odieuse... »

Citons, en particulier, le cas de Richardo Dalessandro, 18 ans, étudiant en mathématiques qui fut attaqué en sortant de chez lui par un groupe de cinq individus qui le frappèrent et l'injurèrent parce que sa mère est juive. Finalement, ils le marquèrent au front et aux joues de croix gammées tracées à l'aide d'un couteau.

L'émotion provoquée dans le monde entier par ces faits atroces a dû faire sortir de son mutisme le gouvernement argentin qui s'était contenté d'affirmer que la peine de mort ne se justifiait pas pour Eichmann, parce qu'elle n'était pas inscrite dans le code pénal argentin.

N'oublions pas qu'Eichmann est mort en criant : « Vive l'Argentine. »

LONDRES: Parade nazie

QUELLE ne fut pas la stupéfaction des Londoniens, le premier dimanche de juillet, lorsqu'ils virent à Trafalgar Square, un petit groupe de fascistes, portant le brassard à croix gammée, manifester en ponctuant le discours de leur leader Colin Jordan de « Sieg Heil ! » et de « Juden Raus », et brandissant des pancartes clamant « Grande-Bretagne réveille-toi ! » et des slogans antisémites. Trois mille personnes, mal contenues par la police qui protégeait la manifestation nazie commencèrent à bombarder les hitlériens à coups de tomates et de pièces de monnaie. Mais lorsque Colin Jordan déclara : « Hitler avait raison... nous n'aurions pas dû combattre

Hitler et les Allemands, mais la juiverie mondiale... », la foule se précipita à l'assaut de la tribune. C'est à ce moment là seulement que le responsable du service d'ordre vint parlementer avec les nazis pour leur intimer ensuite l'ordre d'interrompre le meeting.

Les Anglais sont d'autant plus étonnés que ce meeting ait eu l'autorisation de se tenir que deux membres du parlement, M. David Weitzman, à la Chambre des Communes, et Lord John Janner, à la Chambre des Lords, avaient demandé son interdiction, arguant que de tels meetings étaient une sérieuse menace pour la paix.

U.S.A.: Le K.K.K. manifeste

LE Ku-Klux-Klan s'est à nouveau manifesté, cette fois, dans les rues d'Atlanta en Georgie. C'est à l'occasion de la tenue dans cette ville du Congrès de

l'Association Nationale pour l'Emancipation des Noirs (NAACP). Les membres du KKK ont notamment distribué des tracts demandant aux habitants de se joindre aux « hommes blancs qui ont décidé de ne plus reculer d'un pouce ». Ils ont également défilé sans relâche devant les hôtels et les restaurants qui ne pratiquent pas la ségrégation raciale. Le soir, ils ont fait brûler une immense croix à l'entrée de la ville et provoqué des embouteillages monstres. Chaque fois que les membres de l'Association ont tenté de protester contre ces agissements, la police est intervenue pour les disperser.

ROME: Raid fasciste dans un quartier juif

LE Mouvement Social Italien (néo-fasciste) a provoqué des bagarres à Rome, en envahissant un quartier habité par de nombreuses familles juives. Plusieurs voitures pavoisées d'emblèmes fascistes et contenant des manifestants armés de matraques, ont circulé dans les rues, tandis que les fascistes hurlaient : « Nous n'avons tué que six millions de juifs. Nous voulons les exterminer tous ! » Aussitôt des juifs ripostèrent vivement, tandis que les fascistes les attaquaient à coups de bâton et de chaînes de bicyclettes. L'intervention tardive de la police se solda par... l'arrestation de cinq juifs.

PARAGUAY :

Parce qu'elle ne criait pas
« Vive l'O.A.S. »

A Montevideo, des fascistes ont enlevé en pleine rue une jeune fille de 17 ans, Soledad Barret Viedman, fille de Rafael Barret, adversaire du dictateur paraguayen Stroessner. La jeune fille fut tatouée au couteau d'une croix gammée sur chaque jambe parce qu'elle refusait de crier, malgré les coups et les menaces : « Vive Hitler ! Vive l'O.A.S. ! » Cette sauvage agression a été sévèrement jugée par l'opinion publique paraguayenne, mais ses auteurs courent toujours.

VIENT DE PARAITRE :

LES ETUDES EN FACULTE DES SCIENCES.

Cette publication nouvelle répond à un triple objectif :

- informer les lycéens et leurs familles de la grande diversité des enseignements professés en Faculté et des principaux débouchés possibles à tous les niveaux : D.E. S.T., Certificats de spécialités, Licences, Doctorats ;
- aider les étudiants à organiser leur travail ;
- favoriser la décentralisation universitaire.

La mise au point de cette brochure, qui intéresse 500.000 personnes : lycéens, étudiants, ingénieurs qui envisagent un « recyclage » représente 1.500 heures de travail d'Universitaires.

Sa grande diversité, la vue d'ensemble

qu'elle donne de l'Enseignement supérieur en font un ouvrage exceptionnel sans aucun rapport, par sa richesse, avec les publications administratives actuelles.

• Edité par le Syndicat National de l'Enseignement Supérieur (F.E.N.) avec le concours du Bureau Universitaire de Statistique, « LES ETUDES EN FACULTE DES SCIENCES » est en vente dans les centres régionaux du Bureau Universitaire de Statistique et les Associations d'Etudiants au prix de 3 NF. On peut la recevoir en adressant un chèque de 3,50 NF à : M. L'Agent Comptable du B.U.S., 4, rue des Irlandais, Paris-5^e. CCP 91311-32 Paris. (Indiquez votre adresse et mentionnez « Brochure : « Les Etudes en Faculté des Sciences »).

DES FAITS
qui donnent
A PENSER...

TROP DE NOIRS. — Le gouvernement sud-africain est à la recherche de blancs de tous les pays (certificat de « pureté raciale » exigé) et de tous les sexes pour repeupler le pays. Il espère qu'ainsi, à la fin du siècle, le pays de l'apartheid possèdera 10 millions de blancs, qui contrebalanceront les douze millions de noirs qu'il est impossible d'exterminer (qui travaillerait dans les mines ?). Primes à la clef et prêts d'installation promis aux immigrants.

L'ALLEMAGNE PAIERA. — La commission économique de l'O.N.U. révèle qu'en 10 ans (1950-1960), l'Allemagne fédérale s'est développée de façon prodigieuse, économiquement parlant. Progrès enregistrés : 90 %, soit deux fois plus que les Etats-Unis (46 %). Il est vrai que l'Allemagne avait perdu seulement la guerre. Pas Krupp, ni Thyssen, ni le Dr Globke.

MONDANITES. — On voit beaucoup, depuis quelques mois, dans les réceptions du « Tout-Paris » et les salons du Faubourg Saint-Germain, un dénommé Henry Coston. Le « Tout-Paris » n'est pas difficile. Henry Coston est un antisémite de la première heure, qui dirigea de 1930 à 1939 le pamphlet antisémite « La Libre Parole ». Dès le début de l'occupation collaborateur de « Je suis Partout », ami de Ferdonnet, collaborateur (décidément !) du « Pilon », directeur du « Bulletin d'Information antimacaronique », il inspira les premiers articles antisémites de « Paris-Soir » où il était entré au début de juillet 1940. Il prit la parole le 27 mars 1942 à l'inauguration du Centre de la L.V.F., fut le promoteur de l'Exposition « Le Juif contre la France » du Palais Berlitz et publia divers pamphlets hurlant à la mort contre les Juifs. Il mit même ses actes en rapport avec ses paroles en dénonçant à la police la romancière Irène Némirovsky, auteur de « David Golder » qui fut envoyée à Pithiviers et déportée en Allemagne. Elle périt dans les chambres à gaz, comme son mari M. Epstein et ses deux beaux-frères. On ne manque pas de conversation dans certains salons parisiens....

JUMELAGE INTEMPESTIF. — La ville de Compiègne est déjà jumelée avec Huy, en Belgique, et Arona en Italie. Bien. Elle s'apprête à se jumeler avec une troisième ville, allemande, celle-là, Landshut. Ce qui serait bien si, ayant demandé aux deux autres villes de s'associer à ce jumelage en carré, la municipalité de Compiègne ne s'était vu opposer un refus courtois. Les associations d'anciens combattants de Huy et diverses organisations d'Arona, ayant fait une enquête, ont constaté que sur les trente-deux membres du conseil municipal de Landshut, vingt et un avaient été nazis, y compris le bourgmestre, ancien président du Tribunal Rural. L'un d'eux est même un ex-SS.

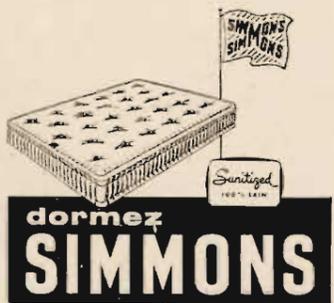
LES IRREDUCTIBLES. — Inconsolables de la « perte », de l'Algérie, les hommes « d'Action Française », se préparent à la « reconquête ». C'est écrit en toutes lettres dans « Aspects de la France » par Pierre Debray... : « un autre jour se lèvera où, de nouveau, et cette fois pour toujours, le drapeau de la France sera planté sur la terre d'Algérie. Pas plus que les hommes de la génération de Maurras ne se sont résignés à la perte de l'Alsace-Lorraine, nous ne consentons à accepter celle de notre province africaine. Trop de héros sont tombés au nom de l'Algérie Française pour que nous puissions, sans nous mépriser, continuer de vivre si chacun de nos instants n'est consacré à la préparation, à l'organisation de la revanche ». Ben, mon colon, comme disait l'autre...

INEVITABLE RACISME ?

« L'île » de Robert Merle, et Prix de la Fraternité à les « honneurs » (?) de la rubrique littéraire de « La Nation Française » de l'antisémite Pierre Boutang. Voici la curieuse appréciation du critique. « Ses Tahitiens, hommes à l'état d'innocence, et ses Britanniques, hommes après la faute, s'arrangent comme ils peuvent de la démocratie, de l'amour, de la religion et de la morale. Du massacre inévitable qui s'ensuit, le héros qui survit déduit finalement qu'il est des usages de la force qui sont légitimes contre les méchants. » Voilà une bien curieuse façon d'utiliser un livre antiraciste pour justifier les « inévitables » massacres racistes et les « légitimes »...

CHASSE AU FACIES. — On nous signale que sur le Faubourg du Temple, c'est la mitraille en main que les policiers font maintenant la chasse aux Algériens qui vendent des légumes à la sauvette (délict pourtant sans gravité). Ces chasses s'accompagnent de rafles au faciès, qui indignent les habitants du quartier (qui nous ont écrit pour nous signaler ces faits).

Savoir dormir...
c'est
savoir vivre !



EN VENTE dans toutes les bonnes
Maisons de Literie et d'Ameublement
et les grands Magasins.

DES que fut rendue publique la composition de la suite du Chancelier Adenauer pour son voyage en France, le Bureau National du M.R.A.P. adoptait et adressait à la presse la déclaration suivante :

C'est avec indignation que le Bureau National du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.) apprend la venue sur notre sol, avec le Chancelier Adenauer, de son principal collaborateur, Hans Globke.

Déjà collaborateur zélé du régime nazi, Hans Globke avait été chargé par Hitler d'élaborer et de faire appliquer les lois raciales de Nuremberg, qui ont conduit

six millions de juifs aux chambres à gaz et aux fours crématoires. Les commentaires qu'il écrivit sur ces lois, à l'usage des juges et des fonctionnaires chargés de les mettre en œuvre, faisaient autorité.

Il sévit non seulement en Allemagne hitlérienne, mais dans les divers pays occupés, où il se rendait dans les fourgons de la Wehrmacht pour mettre au point les mesures antijuives.

Ce haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur nazi participa également à l'élaboration du traité de capitulation que Hitler voulut imposer à la France et dans lequel il prévoyait une série de dispositions contre les juifs et les peuples d'outre-mer.

Hans Globke a donc joué un rôle de premier plan dans l'entreprise hitlérienne

de génocide. Son action était solidaire de celle d'Eichmann, qui s'est d'ailleurs référé à lui plusieurs fois au cours de son procès.

La participation de Hans Globke éclaire d'un jour inquiétant le voyage en France du Chancelier Adenauer et les cérémonies prévues en son honneur.

Elle constitue un intolérable défi à tous ceux qui ont souffert du nazisme, et qui restent fidèles aux idéaux de la Résistance.

L'amitié entre les peuples est l'un des objectifs constants des antiracistes : ils souhaitent l'entente entre les peuples français et allemand.

C'est précisément pourquoi ils entendent que cessent les encouragements prodigués aux criminels d'un passé récent, qui sous prétexte de coopération, préparent leur revanche et font peser une lourde menace sur la paix.

A l'heure où en France même l'O.A.S. recourt aux méthodes hitlériennes, la plus extrême rigueur s'impose envers les nazis d'hier comme envers ceux d'aujourd'hui.

ANTIRACISTES, PATRIOTES, le M.R.A.P. vous appelle à demander avec force le châtiement des criminels hitlériens, sans exception, quel que soit le poste qu'ils occupent aujourd'hui.

Venez nombreux exprimer votre volonté, venez dans la dignité et le recueillement dire votre fidélité au souvenir des victimes du nazisme, MERCREDI 4 JUILLET, à 18 heures, devant le Mémorial du Martyr Juif.



Un long cortège...

pression faite par cette présence, il a été décidé, quelques heures avant le départ de M. Adenauer, que M. Globke resterait à Bonn.

Et effectivement, Hans Globke ne vint pas. Renseignement pris, il se confirmait que sa participation avait été, au dernier moment, jugée trop « voyante », et annulée en raison des manifestations qu'elle allait favoriser.

L'AVEU...

Le M.R.A.P. décidant de confirmer son appel rendu public, le 3 juillet, le communiqué suivant :

« Le secrétaire d'Etat à la Chancellerie Hans Globke, dont la participation au voyage du Chancelier Adenauer avait été

Une ombre...

Voici trois clichés significatifs. Ce sont des fac-similé d'articles parus dans « Le Monde » et « France-Soir » du 2 juillet (datés du 3), jour de l'arrivée du chancelier Adenauer à Paris.

La suite du chancelier
La suite du chancelier comprend son second fils, Max Adenauer, directeur des services municipaux de Cologne; sa fille Rita Reiners, épouse d'un industriel de Rhénanie; le Dr Schroeder, ministre des affaires étrangères; les secrétaires d'Etat à la Chancellerie et à l'Information, M.M. Jansen, directeur d'Europe, et M. Osterheld, chargé de l'attaché militaire à la Chancellerie; le Dr Bode, chef des services de

Une impressionnante délégation
celien Adenauer accompagné d'une nombreuse délégation: le ministre des Affaires M. Schroeder; le secrétaire d'Etat, le baron Sieismund von Wernner; l'un des pères des fusions nazies, aujourd'hui constructeur spatial américain) et M. von Hase, secrétaire d'Etat à l'Information, neveu d'un général de la Wehrmacht, pendu par Hitler pour avoir participé à l'attentat du 20 juillet 1944. Une ombre à ce tableau, et la presse communiste n'a pas manqué de l'exploiter: la présence aux côtés du chancelier de M. Hans Globke, secrétaire d'Etat à la Chancellerie, ancien commentateur des lois raciales nazies, en vertu desquelles des millions d'Israélites furent assassinés. Enfin, M. Adenauer a choisi parmi ses sept enfants, un fils et une fille pour l'accompagner: M. Max Adenauer, directeur des services municipaux de Cologne.

Dans ses deux éditions, « Le Monde » (ci-dessus à gauche) reproduisant la liste officielle des membres de la suite du chancelier indique le nom du Dr Globke. De même « France-Soir » (ci-dessus à droite), dans la 7^e édition, qui paraît au début de l'après-midi. Ce dernier journal souligne même que la présence de Globke aux côtés du chancelier constitue « une ombre au tableau ».

Mais dans sa 8^e édition, « France-Soir » (ci-contre) informe du changement apporté dans la composition de la délégation ouest-allemande et en indique le motif: « Devant l'impression faite par cette présence, il a été décidé, quelques heures avant le départ de M. Adenauer, que M. Globke resterait à Bonn ».

Ainsi donc, il a fallu tenir compte de l'émotion des antiracistes: c'est en même temps reconnaissant que Globke est un partenaire compromettant. Dans la toute dernière édition de « France-Soir », qui rend compte de l'arrivée du chancelier à Orly, il n'est plus du tout question de Globke.

M. von Hase, secrétaire d'Etat à l'Information, neveu d'un général de la Wehrmacht, pendu par Hitler pour avoir participé à l'attentat du 20 juillet 1944.
Il y avait une ombre à ce tableau: la présence annoncée, aux côtés du Chancelier, de son secrétaire d'Etat, M. Hans Globke, ancien commentateur des lois sociales nazies en vertu desquelles des millions d'Israélites furent assassinés. Devant l'impression faite par cette présence, il a été décidé, quelques heures avant le départ de M. Adenauer, que M. Globke resterait à Bonn.
Parmi ses sept enfants, un fils et une fille pour l'accompagner: M. Max Adenauer, directeur des services municipaux de Cologne.

ABSENT DE PARIS, PRESENT A BONN

Est-ce à dire que « l'ombre » était dissipée ?...

S'il n'a pas participé au voyage, Globke n'en reste pas moins membre du gouvernement ouest-allemand, où il occupe un poste-clé. Et s'il est le bras droit du chancelier Adenauer, ce n'est certainement pas à l'insu de celui-ci.

Il est étonnant que plusieurs journaux, le lendemain, annonçant triomphalement l'absence de Globke à Paris n'aient pas cru devoir dénoncer sa présence à Bonn. C'est là pourtant le fond du problème.

On a voulu accréditer l'idée d'une dénazification totale réalisée sous l'égide d'Adenauer. Le chancelier croit-il avoir convaincu les Français en se privant simplement de la compagnie de Globke sans se priver de ses services ?...

En fait, Globke, grand ordonnateur des mesures antijuives, s'il est un inquiétant symbole, n'est pas le seul responsable du régime nazi occupant aujourd'hui des fonctions dans l'appareil d'Etat ouest-allemand. Leur « ombre », pour parler comme « France-Soir », a suivi partout Adenauer.

Ce qui explique bien des réticences devant la « réconciliation » en cours. Et l'accueil froid, souvent hostile, qu'a rencontré le chancelier au cours de son voyage, de la part des Français qui souhaitent un rapprochement franco-allemand fondé non pas sur les vestiges du passé, mais sur l'amitié des peuples, non pas sur le militarisme mais sur la paix.

L'INCONNU

Un rédacteur de « Droit et Liberté » téléphone à l'ambassade ouest-allemande, le 3 juillet au matin, pour s'assurer que Globke n'est pas venu.

— Pouvez-vous me donner la liste complète des personnes qui ont accompagné le chancelier ?

Très serviable, l'attachée de presse énumère les noms, en donne l'orthographe, précise le titre de chaque personnage. La liste terminée, notre rédacteur demande :

— Le Docteur Globke, qui avait été annoncé, n'est-il donc pas venu ?...

— Le Docteur qui ?...

— Le Dr Hans Globke, secrétaire d'Etat à la Chancellerie...

— Comment l'appellez-vous ?

A son tour d'épeler : — Hans Globke, G, l, o, b, k, e.

Et la réponse vient, cassante : — Je ne vois pas... Nous ne connaissons pas cette personne.

PRECISION

Rendant compte en détails de la manifestation du Mémorial, « Le Monde » du 6 juillet en attribuait par erreur l'initiative à la L.I.C.A., et présentait Pierre Paraf et Charles Palant comme le président et le secrétaire général de cette organisation.

Le lendemain, bien sûr, « Le Monde » qui s'était fondé sur une dépêche de l'agence France Presse, publiait un rectificatif.

En réalité, la L.I.C.A. n'avait pas cru devoir protester à l'annonce de la venue en France du Dr Globke. Dans un communiqué elle fit savoir qu'elle « n'avait pris aucune part à l'organisation de la manifestation de protestation contre la renaissance du militarisme allemand ! Hélas ! hélas ! hélas !



Le Bureau National du M.R.A.P., entourant le président Pierre Paraf, sur le parvis du Mémorial.

STUPEUR ET INDIGNATION

Cet appel répondait au sentiment profond de tous ceux qui ont souffert de l'antisémitisme nazi, de tous ceux qui, antiracistes, patriotes de toutes tendances, entendent s'opposer au retour des horreurs que nous avons connues naguère.

Dans les milieux juifs, l'émotion était particulièrement vive. Exprimer la stupeur ou l'indignation, de vigoureuses protestations s'élevèrent pour dénoncer le scandale, tandis que des démarches discrètes avaient lieu auprès des autorités compétentes, pour tenter de l'empêcher d'éclater.

Mais déjà de nombreux groupements s'associaient à l'initiative lancée par le M.R.A.P. : Union des Sociétés Juives, U.J.R.E., Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (F.N.D.I.R.P.), Anciens Résistants Juifs, Union des Anciens Combattants Juifs, etc..., qui invitaient leur adhérents à se rendre le 4 juillet à 18 heures devant le Mémorial.

Précisons que, d'autre part, le 4 juillet avait été proclamé Journée de la Fidélité et du Souvenir par la F.N.D.I.R.P. et plusieurs amicales de rescapés des camps nazis. A Paris, ces organisations appelaient, pour 18 h. 30, à un rassemblement à la Crypte des Déportés inaugurée récemment dans l'île de la Cité.

UNE ABSENCE REMARQUEE

Quelques heures avant l'arrivée du Chancelier Adenauer, les journaux du soir faisaient encore figurer le Dr Hans Globke parmi les personnalités qui devaient l'accompagner.

C'est seulement dans sa dernière édition, paraissant au moment même où le chef du gouvernement ouest-allemand et sa suite atterrisaient à Orly, que « France-Soir » faisait connaître la modification intervenue peu avant le départ de Bonn.

« Il y avait une ombre à ce tableau, écrivait ce journal, la présence annoncée aux côtés du Chancelier de son secrétaire d'Etat, M. Hans Globke, ancien commentateur des lois sociales (sic) nazies en vertu desquelles des millions d'Israélites furent assassinés. Devant l'im-

officiellement annoncée, n'est pas venu en France.

« Le M.R.A.P. enregistre cette modification soudaine comme un résultat de la vigoureuse protestation qu'il a élevée et de l'émotion qui s'est emparée de la population juive et de tous les antiracistes. Il y voit aussi l'aveu du scandale que constitue la présence dans le gouvernement ouest-allemand de Hans Globke qui élaborait et fit appliquer les sinistres lois raciales de Nuremberg.

« Pour protester contre l'impunité dont bénéficient tant d'anciens dignitaires de l'Allemagne nazie, et le rôle qu'ils continuent à jouer, le M.R.A.P. appelle les antiracistes, les patriotes à venir nombreux affirmer leur fidélité au souvenir des victimes du nazisme, le MERCREDI 4 JUILLET, à 18 heures, au Mémorial du Martyr Juif.

« Des fleurs seront déposées près de la vasque qui rappelle les lieux sanglants où six millions de juifs ont été exterminés. »

« CHEMINE EN PENSEE AVEC EUX... »

Dès avant 18 heures, le mercredi 4 juillet, des groupes se forment rue Geoffroy-l'Asnier, devant le Mémorial du Martyr Juif Inconnu.

On distingue ça et là des vestes rayées de déportés, des décorations ornent les poitrines.

Beaucoup de ces hommes et de ces femmes connaissent bien ce lieu du Souvenir, pour avoir participé à d'autres manifestations organisées par le M.R.A.P., notamment en janvier 1960, lors de la campagne des croix gammées et avril 1961, à l'ouverture du procès d'Eichmann. D'autres, venus pour la première fois, contemplant avec émotion, au milieu du parvis, l'énorme vasque de bronze, où sont gravés les noms des camps de la mort, et l'inscription qui se détache sur la vaste façade blanche : « Devant le Martyr juif inconnu, incline ton respect, ta piété pour tous les martyrs, chemine en pensée avec eux le long de leur voie douloureuse, elle te conduira au plus haut sommet de Justice et de Vérité... »

Bientôt, entourant le président Pierre



... du Mémorial du Martyr Juif au Mémorial de la Déportation.

L'allocution de Charles PALANT :

"Un obstacle majeur à la réconciliation franco-allemande"

Voici le texte de l'allocution prononcée par notre secrétaire général, Charles Palant, devant la foule rassemblée sur le parvis du Mémorial du Martyr Juif inconnu :

EN ce haut lieu du souvenir qui symbolise et perpétue le sacrifice de millions de nos sœurs et de nos frères assassinés par les nazis, nous sommes réunis pour nous recueillir et témoigner notre fidélité à l'idéal de liberté, de paix et d'amitié avec tous les peuples, qui fut le leur.

Aucun autre sentiment que cette fidélité et la douleur qui ne s'éteindra jamais, n'habitent nos cœurs. La haine ne nous habite point. Elle ne nous guide point. Pas même à l'égard du peuple qui a enfanté les bourreaux de nos martyrs. Ces bourreaux dont nous n'oublions pas qu'il fut — ce peuple — la première et tragique victime.

Notre manifestation a été décidée parce qu'au sein de la délégation allemande qui est en ce moment à Paris, était annoncée — et nous le savons de façon tout à fait certaine — la présence d'un homme dont le nom prononcé ici serait une profanation, d'un homme qui rédigea naguère les textes racistes par lesquels fut mise en marche la machine hitlérienne d'extermination des peuples.

La présence de cet homme aux hautes responsabilités qui sont les siennes dans le Gouvernement fédéral allemand est un scandale que sa venue à Paris eût rendu absolument intolérable.

Notre protestation, celle de toute la Résistance, de tous les antiracistes ont contraint la délégation allemande à modifier sa composition. Et nous savons cela aussi de source sûre.

Dans l'abstention d'un tel homme dont la visite était annoncée, nous voyons l'avenue que notre protestation était fondée.

C'est pourquoi, en nous recueillant dans le souvenir de nos chers martyrs, nous jurons à nouveau de poursuivre l'action pour exiger l'exclusion de toutes responsabilités de ceux qui furent des bourreaux ou les complices des bourreaux.

Il faut balayer, écarter l'obstacle majeur à la réconciliation franco-allemande. Cet obstacle c'est la présence de trop nombreux hauts dignitaires nazis aux responsabilités politiques, militaires, judiciaires.

C'est dans la lutte contre le nazisme, c'est dans les combats guidés par l'idéal de démocratie, de paix et d'amitié entre tous les peuples sans exception que nous défendrons la véritable fraternité avec le peuple allemand qui ne peut s'édifier que dans la fidélité à cet idéal et dans le monde pacifique pour lequel sont tombés tant de martyrs.

PARIS SE SOUVIENT

(Suite de la page 4.)

Paraf, les membres du Bureau National du M.R.A.P., prennent place au seuil du monument. A leurs côtés s'avancent les représentants des associations, les personnalités présentes. On reconnaît, entre autres, M. Charles Lederman, Kenig, Charles Steinman, Anna Vilner, de la direction de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide, Alfréd Grant, Rosenblum et plusieurs autres dirigeants de l'Union des Sociétés Juives de France, Marcel Paul, Jean-Maurice Hermann et Charles Joineau, président, vice-président et secrétaire général de la F.N.D.I.R.P., Mathilde Gabriel-Péri et Denise Decourdemanche, présidente et secrétaire générale de l'Association nationale des Familles de Fusillés et massacrés de la Résistance, Mme Frenkel, représentant l'Amicale des Veuves, Orphelins, Ascendants, Victimes de la guerre, Pierre Villon, de la présidence de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance, Isi Blum, secrétaire général de l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs, M. Henri Fauré, président de la Ligue de l'Enseignement, M. V. Jankelévitch, professeur à la Sorbonne; le producteur de films, Alexandre Kamenka, ainsi qu'un groupe important de conseillers généraux de la Seine et conseillers municipaux de Paris : MM. Guy Ducoloné, Roger Guérin, Jean Roger, Madame Arnaud-Barjon, Fernand Béline, Maurice Berlemont, Emmanuel Fleury, Clément Baudouin, ceints de leur écharpe bleue et rouge.

Dans l'impossibilité de participer à la cérémonie, plusieurs autres personnalités, parmi lesquelles Mme Suzanne Crémieux, sénateur, et M. Henry Torrès, ancien sénateur, avaient envoyé des lettres d'excuses.

Gerbes en tête, la foule s'avance, lentement. Les fleurs sont déposées, dans un silence respectueux, autour de la vasque aux noms sinistres. Et notre secrétaire général, Charles Palant, exprime en quelques mots l'émotion de tous, notre inébranlable fidélité au souvenir des victimes du nazisme, qui ne peut se conce-

voir en dehors de la lutte pour le châtiement des bourreaux et contre le retour de pareils crimes.

UN LONG CORTEGE

Mais cette évocation du martyre de six millions de juifs devait être élargie par un hommage à toutes les victimes de la déportation.

Après la cérémonie de la rue Geoffroy-l'Asmier, tous les participants décidèrent de rejoindre le rassemblement prévu à la Crypte des Déportés, à 18 h. 30. Un long cortège se forme et traversant la Seine, se dirige vers l'île de la Cité.

Là encore, après une brève allocution de Jean-Maurice Hermann, un défilé s'organise devant les drapeaux des Amicales des camps, et de nombreuses gerbes sont déposées, témoignages d'une fidélité douloureuse et résolue.

JULES ISAAC et le Père Demann admireraient la parole de Jésus. Ils m'ont donné l'envie d'un pèlerinage aux sources. Des enthousiastes qui ne sont pas tous chrétiens ont aimé Le Vrai Mystère de la Passion. Un spectacle en plein air où, disent-ils, on retrouve, et chez les acteurs et parmi la foule la ferveur innocente du Moyen-Age.

Quand je débouche sur le quai de la Seine, une troupe de cavaliers en costume du XV^e se dirige vers Notre-Dame. Tout le monde, moi comprise, aime les parades de chevaux. C'est une des rares nuits tempérées de notre été 62. Pure et claire, elle flatte la cathédrale. On s'y sent disposé à la ferveur.

J'ouvre le programme... Hélas, il suffit de le feuilleter pour s'agiter sur sa chaise. Sept tableaux figurent la Passion du Christ. Deux d'entre eux sont antisémites. L'un s'appelle : En lequel on voit la perfide conjuration des juifs et la triomphante venue de Jésus en Jérusalem... L'autre : En

AVANT LE CONCILE ŒCUMENIQUE

Entretien avec le R. P. DEMANN

C'EST cet automne que le Pape Jean XXIII doit réunir un Concile pour l'unité des Eglises chrétiennes. A ce Concile il sera peut-être discuté de l'antisémitisme d'origine religieuse qui encombre encore l'enseignement chrétien. Le mois dernier notre collaboratrice Nicole de Boisanger-Dutreil a rendu visite à l'historien Jules Isaac qui, depuis de nombreuses années, lutte de toutes ses forces pour extirper de l'enseignement chrétien tout ce qui peut susciter la haine contre les juifs. Ce mois-ci Nicole de Boisanger-Dutreil a interviewé pour nous le Père Demann, dont l'action, du côté catholique, rejoint celle de Jules Isaac. En annexe, notre collaboratrice a vu le spectacle donné récemment sur le parvis de Notre-Dame : « Le vrai Mystère de la Passion » qui est l'illustration vivante de ces deux entretiens.

APRES l'apôtre juif, l'apôtre catholique voué à la même cause : le redressement de l'enseignement chrétien pour l'épurer des légendes antijuives.

De retour à Paris, j'aborde sur la rive gauche le quartier des couvents et dans un petit jardin une maison tranquille.

Quelques renseignements recueillis sur la vie du Père Demann sont faits pour agacer la curiosité. Il est né à Budapest en 1912. D'abord architecte, il est ordonné prêtre en 1944. Il a opté pour le sacerdoce à l'âge d'homme, en pleine connaissance de cause. C'est pendant l'occupation qu'il a choisi son activité principale : rapprocher l'Eglise du monde juif. Aujourd'hui, il a la charge pour l'Europe de la Congrégation des Prêtres de Notre-Dame de Sion, composée en grande partie de juifs devenus catholiques. Tout cela compose une personnalité singulière. J'imagine un homme de passion comme Isaac.

LA porte s'ouvre. Le père Demann n'a qu'un point commun avec Jules Isaac : un air d'extrême jeunesse. Il est grand et mince; son regard est rêveur, paisible. Homme de passion? A première vue, non.

— Pensez-vous, mon Père, qu'il soit utile, à l'occasion du Concile œcuménique de soulever la question de l'antisémitisme dans l'enseignement chrétien?

— Certainement. Mgr Bea et le secrétariat du Concile l'ont soigneusement étudiée. Mgr Arrighi, spécialiste des questions orientales, s'en occupe. Il est éloquent, persuasif : il a l'oreille du Vatican.

Le Père Demann sourit. Il roule ses r comme Colette Willy et le curé du village de mon enfance, Montourtier, Mayenne. Est-ce à cause d'un certain accent slave qui se confond avec celui du terroir pieux? Impossible de deviner l'homme derrière la soutane qui recouvre tout. Pour oublier cette soutane, je demande brusquement :

— N'y a-t-il pas sur la question juive, comme sur beaucoup d'autres, une différence entre le pape Jean XXIII et son prédécesseur?

— N'oubliez pas que Pie XII, dans son message de Noël 1950, mit les Juifs en tête des « frères séparés » dans la section qui en traite. Il y a une continuité dans la position de l'Eglise en faveur de la réforme que nous souhaitons. Déjà, Pie XI avait en 1925 introduit dans l'acte de consécration relatif au genre humain, un passage sur les Juifs.

— Et l'action des Juifs eux-mêmes? Qu'en pensez-vous?

Il soupire : — C'est toujours la même difficulté. On confond, il est impossible de ne pas confondre religion et question juive. S'il ne s'agissait que de la religion, tout serait facile. Eux-mêmes se disputent.

Où, bien sûr. Les uns pensent : « Que venons-nous faire chez les adeptes du Christ » Les autres veulent lutter contre d'absurdes distinctions « raciales ».

— J'ai lu un mémorandum récemment

remis au Vatican par le Congrès Mondial juif et d'autres organisations. Etait-ce nécessaire?

— Il y en a eu beaucoup. Plus ils sont nombreux et plus cela fait poids.

La même phrase ou presque que Jules Isaac.

J'insiste :

— M. Isaac trouvait médiocre le texte dont je vous parle. Moi aussi.

De biais, il regarde le texte en question, étalé devant moi. Il en a vu tellement. Je crois qu'il ne connaît pas celui-là.

— On y réclame, dis-je, la suppression de toutes les allusions à des crimes rituels juifs. Malgré mon éducation au couvent, j'ignore de quoi il s'agit.

Lui le sait et ses yeux brillent.

— Ah oui, bien sûr. L'origine en remonte au 13^e siècle en Angleterre. Des communautés juives furent accusées d'avoir tué un enfant chrétien pour fa-

PAR

Nicole de BOISANGER-DUTREIL

briquer du pain azyme. Plus tard et longtemps, on dit que les Juifs avaient profané des hosties et empoisonné des puits. Ces légendes existent dans des lieux de pèlerinage en Autriche, en Roumanie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Italie.

En France, cela existe aussi dans certaines provinces.

— Ah oui, en Mayenne sans doute, dis-je, ramenée au souvenir du curé de Montourtier. Ils croient encore aux sorciers.

— Les Juifs ne sont pas seuls à combattre les superstitions qui les font souffrir, dit-il. Des évêques, des doctrinaires catholiques réclament qu'on en traite. La Faculté de théologie de Strasbourg a transmis une documentation sur la question. Il faut y travailler.

— M. Isaac ne se décourage jamais, dis-je.

— C'est un passionné. Au Vatican, sa personne et ses paroles sont convainquants. Après son départ, ses écrits heurtent quelquefois les gens.

Objet de scandale à 85 ans! On pense à Sarah si longtemps stérile avant d'engendrer les jumeaux qui furent les casse-tête des hommes de foi et du mot croisé.

— Je me demande s'il est vrai que l'Eglise aime agir dans le secret, dis-je.

— Vous pouvez répéter toutes mes paroles, répond-il avec cette sérénité dont je ne saurais peut-être jamais si c'est celle de l'homme ou du prêtre.

IL a l'accent, la prudence d'un paysan, la distinction physique d'un aristocrate de vieille souche. C'est pareil, tout cela, d'un sens. Il est aussi le soldat d'une discipline souple et pourtant plus dure que celle des militaires puisqu'elle dure pendant toute la vie.

Pourtant, c'est peut-être aussi un non-conformiste?

L'Évangile et le théâtre

lequel on voit comment les déloyaux juifs prirent Notre Sauveur au Jardin des Oliviers.

L'angle droit de la scène, c'est-à-dire de Notre-Dame, s'illumine d'un rose tendre, un peu mauve. C'est le souffre où Sathan et ses diables ricanent sauvagement d'un rire en ha, ha, qui empêche son patronage : leurs complices, Pharisiens infâmes menés par l'ignoble Caïphe, vont perpétrer le meurtre du Fils de Dieu dont on ne saura jamais qu'il était, lui aussi, un juif.

Ensuite on ne sait plus du tout que penser du peuple juif. Si : qu'il est imbécile et inconscient : un dimanche, il acclame le Messie, pour crier : « A mort Jésus ! » le dimanche suivant. Le Pharisien Jhéroboam entretient avec Caïphe cette haine absurde. C'est lui qui commande aux centurions romains d'arrêter ce roi des juifs. Pour qui n'a pas lu les Évangiles, Caïphe et son acolyte Jhéroboam sont les maîtres du pays. On s'étonne qu'ils en réfèrent à Pilate ; à

lui comme aux soldats romains, ils ne cessent de donner des ordres.

Grand, gros et couronné de lauriers pour qu'on le reconnaisse, Pilate est le seul avocat de Jésus. Quant aux apôtres, gueux juifs, ils se sont enfuis. Et la femme du procureur, touchée par la grâce, vient implorer celle du Messie, tandis que le Chœur hurle toujours à la curée. Pilate livre à contre-cœur le Juste ; avec entrain le chœur des juifs accepte que « son sang dessus nous retombe, sur nous tous et sur nos enfants ».

Quand Jésus est en croix, le commentateur souligne que parmi le refrain de joie des Enfers, on entend les imprécations des juifs.

Il faudrait presque un livre pour montrer l'antisémitisme du texte.

Un groupe de religieuses en extase écoute et regarde l'éternelle damnation du peuple qui enfanta sa foi.

Seigneur, Seigneur, que de sottises mensongères ont été commises en ton nom !

LA REMISE DU PRIX DE LA FRATERNITÉ

Les personnalités



Le lauréat félicité par son éditeur, M. Claude Gallimard. A gauche, Charles Palant.



M. Maurice Thorez félicite Robert Merle. (De dos, Pierre Paraf)



Les présidents Pierre Paraf et Daniel Mayer



M. Micha, directeur de l'Institut des Lettres de Rouen, où enseigne Robert Merle, s'entretient avec le professeur Marc-André Bloch.



La jeune actrice Lydia Ewande était très entourée...

POUR un ancien Prix Goncourt, recevoir le Prix de la Fraternité est une sorte de consécration qui, dépassant le seul cadre de la littérature, atteint jusqu'au plus profond du cœur. Robert Merle, lauréat de cette année, dissimulait mal son émotion, l'autre jour, 28 juin, au cours de la cérémonie à la fois cordiale et solennelle qui se déroula, selon une tradition désormais solide, dans les salons de l'Hôtel Lutèce. Le M.R.A.P. et le Jury du Prix organisaient une chaleureuse réception, en présence d'une assistance brillante et fraternelle composée de nombreuses personnalités de la diplomatie, des lettres, des arts, des sciences, du barreau et de l'université. D'autres personnalités, éloignées de Paris ou retenues par des tâches et des occupations diverses, avaient néanmoins tenu à s'associer, par des messages, à l'hommage rendu à Robert Merle et aux autres lauréats désignés par le jury.

Charles Palant, secrétaire général de notre Mouvement, présenta Robert Merle, entouré des membres du jury et salua toutes les personnalités présentes ou absentes qui, en s'associant à cette remise de Prix, prouvaient leur attachement à cette Fraternité pour laquelle nous luttons de toutes nos forces, avec toute notre lucidité. La cérémonie se déroula, soulignons-le, trois jours avant la proclamation de l'Indépendance de l'Algérie. Et bien que l'action de l'He se situe au XVIII^e siècle, on ne pouvait séparer de l'actualité brûlante les thèmes proposés par ce roman. Après que Pierre Paraf, président du M.R.A.P. eût salué en Robert Merle l'écrivain engagé et l'un des plus brillants représentants des lettres françaises contemporaines, le lauréat, dans une solide et belle improvisation parla du rôle de l'écrivain dans la société moderne à laquelle il est lié.

Et l'un des moments les plus émouvants de cette rencontre fut celui où Robert Merle, qui venait de recevoir un chèque de 1.000 NF, représentant le montant du Prix, le remit à notre trésorier Julien Aubart, afin qu'il l'emploie à soulager quelques misères parmi les enfants algériens.

Pierre PARAF :

« Ouvrir les mains et les cœurs »...

Le président Pierre PARAF, au nom du Jury et au nom du M.R.A.P., remercie les nombreuses personnalités présentes. Puis il déclare :

Nous sommes ici pour commémorer entre camarades, un milieu de ces militants qui sont à la base de notre action, sans lesquels nous ne serions rien, un milieu de ceux qui sont des jeunes, des nouveaux venus dont l'adhésion nous est si précieuse, et de ces anciens, mes compagnons, qui mènent la lutte à nos côtés depuis tant d'années, nous sommes ici pour commémorer, à l'occasion de ce Prix, le grand combat de la Fraternité.

Ce Prix, nous le constatons l'an dernier, n'est pas tout à fait un prix comme les autres. Il ne se borne pas à récompenser, à consacrer de grands mérites littéraires, des mérites de style, de structure, de sujet, de composition qui, pour beaucoup d'entre nous, demeurent des éléments essentiels de toute œuvre littéraire. Il voudrait aussi apporter son témoignage à la valeur humaine de ces œuvres, romans, poèmes, essais, pièces, à ces films et demain peut-être à ces œuvres plastiques ou musicales qui, en reflétant les tragédies du racisme, provoquent chez le lecteur, chez le spectateur de telles résonances qu'après avoir vu, qu'après avoir entendu, il se sent meilleur, épuré, agrandi, vacciné, contre ce poison du racisme que trop souvent l'événement quotidien distille en lui, et prêt à partir, les mains ouvertes et le cœur ouvert vers cette grande aventure de la vie.

En ces semaines où l'on distribue les lauriers aux meilleurs élèves, c'est à un grand écrivain qui est aussi un grand professeur, à un maître des lettres et des sciences humaines, que nous venons modestement offrir le nôtre.

Cher Robert Merle, je crois que, auprès de vos prédécesseurs auprès du film « Si tous les gars du monde » de Christian Jacq, auprès de l'immortel journal d'Anne Frank, auprès de « Jésus et Israël » de Jules Isaac, auprès de votre ami Jules Roy, vous vous sentirez en haute, en bonne compagnie. On pourrait dire de vous, comme certain Académicien disait de Molière, à vous qui avez emporté en 1949 le Prix Goncourt avec votre « Week-end à Zuydcoote », « Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre ».

Nous éprouvons en vérité le besoin de marquer notre estime un romancier qui, dans ce livre, avait décrit avec tant de couleur, tant de chaleur humaine le premier drame de notre défaite de 1940, et qui, quatre ans plus tard, démontait en une simple et terrible analyse le mécanisme de l'obésité passagère des bourreaux des camps d'extermination dans « La mort est mon métier ». Votre chemin allait aboutir à cette évasion vers l'île océanique étouffée par l'oppression, ravagée par la guerre, d'où devait jaillir comme d'un premier matin du monde, le rayon de la fraternité.

Vous êtes né, comme Jules Roy, en cette Algérie que nous n'avons jamais cessé d'ai-

mer, d'un amour d'autant plus exigeant que nous n'acceptons pas d'y voir ternir l'honneur, la mission humaine de la France. Cette Algérie que nous aimons d'un cœur attentif aux épreuves de tous ses enfants et désireux de voir se lever des lendemains de lumière sur cette terre torturée qui devrait devenir, comme le souhaitait un des nôtres, notre ami Pierre Gamarra, un « jardin d'Allah ».

LA RIGUEUR D'UN OUVRIER DE LETTRES

Tout enfant vous avez perdu votre père aux Dardanelles, un nom qui pour nous, pour vos aînés demeure un des hauts lieux de la grande guerre. De brillantes études de lettres, de philosophie vous ont conduit à l'agrégation, au doctorat que vous avez passé avec une thèse sur Oscar Wilde. Au Lycée Pasteur où vous enseigniez vous avez eu pour collègue Jean-Paul Sartre. En 1939, l'agrégé d'anglais parti pour la guerre, comme agent de liaison auprès de l'armée britannique, vous avez vécu les jours de Dunkerque, la capriciosité de Dortmund, les rigueurs d'un camp disciplinaire que vous avez vaincu votre tentative d'évasion. Et votre carrière littéraire ne pouvait tout naturellement que vous conduire à ce que l'on appelle après la Libération l'engagement. Et la manière la plus efficace de s'engager, c'est, n'est-ce pas? de faire loyalement sans compromission, avec la rigueur d'un ouvrier de lettres, comme disait Emile Zola, son métier d'écrivain, et contre ceux qui font le métier de mort d'accomplir son métier de vie.

L'île que nous honorons aujourd'hui se situe au milieu de cette Océanie que votre imagination pare volontiers des couleurs d'un paradis humain. Je ne vais pas déflorer votre livre, pour réserver toute la surprise à ceux qui ne l'auraient pas encore lu. Mais il est permis d'y retrouver je crois, transposé dans le passé, toute l'aventure de la colonisation, ce duel fondamental qui oppose en face du colonisé le colonialiste et le libéral : le chef des matins du « Blossom », Mac Leod, ambitieux et rusé qui frustre cyniquement la population de l'île de ses biens, et l'homme de bien Purcell qui est un peu votre double, dans lequel nous nous reconnaissons aussi puisque nous avons éprouvé parfois les mêmes troubles de conscience, que nous avons en la même répugnance pour l'usage de la force, Purcell qui se pénètre hésitant risquant de rendre un instant suspect à ses meilleurs amis. Mais une fois que la guerre impitoyable et vaine est dévotement, une fois que seuls restent en présence les deux hommes, celui d'Océanie et celui d'Europe, le bon sens, la raison finissent par triompher, le pacifique Purcell et le guerrier Tétahis dans le péri commun d'une tempête se sont à jamais trouvés, retrouvés.

Vous avez ainsi, dans un roman qui, sans prétendre, s'appuie sur des événements réels, inclut certaines épreuves permanentes de l'histoire, traduit l'angoisse de notre âme, votre angoisse, votre angoisse devant

Robert MERLE :

« Je suis un écrivain engagé »

Monsieur l'Ambassadeur, Messieurs les représentants des Ambassades, Monsieur le Président, Messieurs, Mesdames.

C'est un grand honneur pour moi de recevoir le Prix de la Fraternité et, bien entendu, ce Prix me rappelle celui que j'ai obtenu, il y a une douzaine d'années et me permet de faire quelques comparaisons, dont la plus évidente est que le Prix que j'ai reçu pour « Week-end à Zuydcoote » était un Prix qui ne s'attachait pas au contenu de l'œuvre, mais qui s'attachait exclusivement à ses mérites littéraires.

Le Prix qu'on me décerne aujourd'hui, tout en rendant hommage aux qualités littéraires du livre, au contraire, souligne la signification de l'œuvre. Le Jury du Prix de la Fraternité a discerné dans mon livre une condamnation implicite du racisme et l'affirmation, implicite elle aussi, que les hommes devraient être égaux et fraternels. Ils ont pensé, en cotisant ce livre, que

cette idée juste, que cette idée bénéfique de l'égalité des hommes, mon roman, parce que c'est un roman, pouvait la faire pénétrer dans une grande masse de lecteurs avec plus d'efficacité qu'un essai ; en d'autres termes le Jury a voulu saluer et récompenser une œuvre engagée. Et, en effet, c'est une œuvre engagée.

Il y a quelque temps de cela, à la radio, quelqu'un m'a pris à parti et dans une sorte de dialogue, on m'a dit — je n'étais pas là évidemment, mais on m'a dit : « Comment? vous écrivez encore des œuvres engagées? Mais vous n'êtes plus du tout dans le comp ; vous êtes démodé ; et d'ailleurs votre technique elle-même est démodée, car vous racontez une histoire. Au 20^e siècle, on ne raconte plus d'histoire, quand on fait un roman, nous avons changé tout cela, nous avons supprimé l'histoire, nous avons supprimé les dialogues, nous avons supprimé les situations, nous avons supprimé la ponctuation, et nous avons aussi supprimé les personnages. Et c'est cela le roman. Le roman c'est l'ensemble de ces suppressions, à je dois dire que si j'avais été présent j'aurais été gêné pour répondre à mes critiques, parce que, eux, de toute évidence, ils savaient ce que c'est qu'un roman et moi, je ne le sais pas.

QU'EST-CE QU'UN ROMAN ?

Pour qui connaît l'histoire littéraire un roman c'est tout ce qu'un romancier veut qu'il soit ; et personnellement je suis un bon lecteur et je ne choisis pas du tout entre les différents visages du roman. Si on veut que le roman soit un poème, je suis tout prêt à l'admettre ; si on veut qu'un roman soit un essai, je suis tout prêt à l'admettre ; et si le roman-essai s'appelle « Mrs Dalloway », alors je l'admire beaucoup et je l'aime. Si le roman-essai s'appelle « La Nausée » je le lirai avec profit. Cependant, je dois dire qu'en tant que lecteur, ma préférence va surtout au roman romanesque comme à l'« L'île » tient à ce fait d'une simplicité rafraîchissante que lorsque je me suis mis à ma table de travail pour écrire la première page de « L'île », je me suis rappelé que j'étais mon premier lecteur, et j'ai écrit le genre de roman que j'aime lire. (Applaudissements.)

Qu'il y ait beaucoup de gens qui aiment lire les romans que j'aime lire, j'en suis heureux. Et que ce roman aussi vous ait plu, cela me fait infiniment plaisir. Cela me fait plaisir, aussi, que ce roman soit lu par des gens appartenant à des couches sociales très différentes. Je suis heureux d'être lu par le professeur agrégé, car je crois que la culture, si elle n'est pas une culture de masse, n'est qu'un mandarinat ; et je ne crois pas qu'une œuvre qui n'est pas accessible soit une œuvre humaine.

Bien entendu, il faut s'entendre sur ce qu'on désigne par ce mot « accessible ». Dans mon esprit l'accessibilité ne suppose aucune espèce de concession ni de vulgarité. Je dirai, une œuvre accessible comme l'étaient, si vous voulez, la tragédie de Sophocle pour les Athéniens, ou pour les Londiniens les drames de Shakespeare, c'est-à-dire quelque chose qui soit populaire sans être vulgaire. Et dans la définition de l'humanité d'une œuvre, bien entendu, il y a en arrière plan, les prises de position qui colorent cette œuvre.

CE QU'EST UNE ŒUVRE ENGAGÉE

Et ceci m'amène à vous dire quelques mots sur ce qu'est une œuvre engagée. Nous tous ici, nous savons que lorsqu'on est témoin d'injustices ou d'injustices, si on ne proteste pas contre ces injustices, on est le complice. On est complice de ces injustices et cela explique qu'un certain nombre d'intellectuels sortant de leur isolement, aient pris des positions. Et ici, de nouveau, un de mes amis m'a dit un jour : « Tu pourrais prendre des positions comme citoyen, mais tu n'es pas forcé de prendre ces positions en tant que romancier. » Il regrette en d'autres termes, que mes prises de positions passent dans mon œuvre. Et il m'a cité des romanciers, d'ailleurs des bons romanciers, qui signent parfois des motions que je signe moi-même, mais sans que leur position apparaisse le moins du monde dans leur œuvre. Je dois dire que ce cloisonnement ne m'est jamais venu à l'esprit et que même je le trouve un petit peu choquant, aussi choquant que ce cloisonnement

entre la foi et la science que faisait un savant de la III^e République qui déclara un jour : « Je ferme la porte à mon oratoire pour entrer dans mon laboratoire! » Je dois dire que si j'avais été ce savant, j'aurais laissé les portes grandes ouvertes entre l'oratoire et le laboratoire, j'aurais même établi un courant d'air et j'aurais observé scientifiquement ce qui se serait passé.

Je crois, en tout cas que c'est l'homme tout entier, dans sa totalité, que l'artiste doit prendre comme première matière de son art. Et si on me demande la définition du roman engagé je dirai que le roman engagé, c'est une œuvre où l'auteur adhère totalement à lui-même. Je ne dépasserai à aucun moment cette définition. Je ne crois pas que le roman engagé soit un roman où l'auteur veut édifier ou il veut démontrer quelque chose. Je me méfie beaucoup de la volonté en art, et la trouve très redoutable ; et c'est précisément pourquoi je n'aime pas les théories sur le roman, parce qu'elles veulent quelque chose.

« L'île » est un roman engagé, non pas parce que j'ai voulu écrire un roman engagé, mais simplement parce que devant les horreurs du monde, je ressens de l'angoisse comme tous ici, je ressens une certaine peur et je ressens aussi de l'espoir.

Cette angoisse et cet espoir, c'est l'étoffe de ma pensée, c'est l'étoffe de ma sensibilité, et lorsque je raconte une histoire, même une histoire qui se passe à la fin du 18^e siècle, cette histoire, elle est bâtie avec cette étoffe de ma pensée ; et quelquefois même — pas toujours bien entendu — mais quelquefois à mon insu, des prises de positions se font d'elles-mêmes.

JE SUIS HEUREUX DE SUCCEDER A JULES ROY

Je vous ai dit, au début de mon propos, que j'étais plein de joie que ce qui est dans mon œuvre à mes yeux précieux — ait été couronné aujourd'hui. Je dois vous dire aussi que je suis particulièrement heureux de succéder à Jules Roy que le Prix de la Fraternité a récompensé l'an dernier pour son très beau livre sur la guerre d'Algérie. Jules Roy est Algérien, je suis aussi Algérien, et ce n'est évidemment pas par hasard si nous avons pris l'un et l'autre position sur le racisme ; nous sommes l'un et l'autre bien placés, nous avons été bien placés dès l'enfance, pour savoir ce que c'est que le racisme et pour prévoir les fontaines de sang qui pouvaient être ouvertes.

Bientôt, dans quelques jours, va naître une nation indépendante où Français et Arabes, après sept ans de guerre, et après cent trente ans de mépris, de mépris et de ressentiment, vont essayer de vivre en égaux, et il y a là probablement un exemple qui va s'étendre, nous espérons tous que cet exemple s'étendra.

Mais — notre Président y a fait allusion à l'instant — d'autres foyers de racisme et d'antisémitisme existent dans le monde. Je pense notamment à cet Etat qui a maintenu aux plus hauts postes des tortionnaires du peuple juif. Il paraît incroyable, il paraît invraisemblable que les horreurs du nazisme n'aient pas discrédité l'antisémitisme à

(Suite page 11.)



Robert Merle prononçant son allocution. A sa droite, Pierre Paraf. A sa gauche : Mme Merle, Charles Palant, Mme Marcelle Auclair, Jacques Madaule.

Avant de partir en vacances

Vous êtes sur le point de partir en vacances. Billets de chemin de fer, location, itinéraires, matériel de camping, passeports, maillots de bain : voilà les problèmes de l'heure.

Prendrez-vous le temps, avant de vous mettre en congé, d'avoir une pensée pour le M.R.A.P. ? Il le faut.

Car pour le M.R.A.P., il n'y a pas de vacances. Même pendant que la plupart de ses amis jouissent d'un repos bien mérité, il doit rester vigilant, prêt à réagir, à agir. Pendant le mois d'août aussi, il remplira son devoir... et il devra faire face aux charges qui en résultent.

Amis antiracistes, n'oubliez donc pas que votre Mouvement vit et doit vivre 12 mois par an. Avant votre départ, prenez et réglez d'urgence quelques carnets de BONS DE SOUTIEN ; placez-en autour de vous. Adressez-nous pour les vacances, votre contribution exceptionnelle, si modeste soit-elle.

Ainsi, vous aiderez le M.R.A.P. non seulement à assumer son rôle pendant l'été, mais à donner un nouvel élan à son action dans tous les domaines, dès la rentrée. Soyez-en d'avance remerciés.

PARIS

18^e ARRONDISSEMENT

Le Comité du 18^e a édité un tract (voir notre fac-similé), largement diffusé dans

HABITANTS DU 18^{EME} !

De nouvelles violences racistes ont été commises le 10 juin par les forces policières contre les travailleurs algériens vivants dans notre arrondissement et les jours suivants en province.

En raison de l'émotion causée par de tels actes et des protestations nombreuses qui se sont élevées, ces méthodes ne se sont dissimulées sans incidents.

Mais les habitants de l'O.A.S. n'ont pas renoncé, bien au contraire, à développer en France leurs modestes activités. Ils ont organisé plusieurs travailleurs algériens dans la région parisienne. S'efforçant de créer ainsi un climat de terreur favorable à leurs objectifs racistes.

Les habitants du 18^e arrondissement qui ont salué avec joie la paix en Algérie, se doivent d'être vigilants pour faire en sorte que les Algériens, dans le pays, ne soient pas maintenus dans une situation plus que précaire, qui est un véritable obstacle au progrès.

Le respect réciproque des hommes d'origines diverses est aujourd'hui une nécessité vitale, aussi bien en France qu'en Algérie.

HABITANTS DU 18^e,

Exigeons des mesures efficaces contre les criminels de l'O.A.S., leurs inspirateurs et leurs complices !

Opposons-nous au racisme sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations !

Montrons par notre attitude que le peuple français reste fidèle à ses généreuses traditions d'hospitalité, de fraternité humaine et de paix !

LISEZ "DROIT ET LIBERTÉ"
organe mensuel du M.R.A.P.

LE COMITÉ DU 18^e
de Mouvement contre le Racisme,
l'Antisémitisme et pour la Paix.
(M. R. A. P.)

M.R.A.P. 30 rue des Saussaies - PARIS 17^e

tout l'arrondissement demandant à la population d'exiger des mesures efficaces contre les criminels de l'O.A.S., leurs inspirateurs et leurs complices ; de s'opposer au racisme sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations ; de montrer que le peuple français reste fidèle à ses généreuses traditions d'hospitalité, de fraternité humaine et de paix. Ce tract était motivé par les violences racistes commises le 10 juin par les forces policières contre les travailleurs algériens de l'arrondissement.

10^e ARRONDISSEMENT

Le 4 juillet, le M.R.A.P. a répondu à l'appel de la F.N.D.I.R.P. Des dépôts de gerbes et des minutes de silence ont eu lieu devant les plaques de 5 martyrs de la déportation et patriotes fusillés (l'une de plaques, 121, faubourg du Temple, avait été enlevée, ainsi que deux autres plaques, l'une à la gare du Nord et une autre rapplément qu'un agent était tombé à la Libération).

MANTES

Pendant la visite d'Adenauer en France, le 6 juillet, le comité local du M.R.A.P. a largement participé aux cérémonies du souvenir, en compagnie de cinquante représentants de diverses organisations. Une

gerbe a été déposée au monument aux morts et, après la minute de silence, des motions ont été portées à la sous-préfecture.

SEINE

COLOMBES

Le 4 juillet, le comité du M.R.A.P. a participé, avec les représentants de diverses autres organisations ou rassemblement au monument aux morts. Des groupes sont également allés fleurir les plaques des résistants morts au combat.

SAINT-DENIS

Le 20 juin, afin de concrétiser par un front commun la prise de conscience de l'opinion publique devant le danger raciste, le M.R.A.P. a organisé, avec la participation de nombreux antiracistes dionysiens, une assemblée d'information au cours de laquelle Raph Feigelson, membre du Bureau National, a pris la parole. Un comité local a été constitué.

S-QUENTIN

Le M.R.A.P. participe au Comité de Défense des Principes démocratiques de Saint-Quentin. Le 14 juin, ce Comité a entrepris une large action pour défendre un jeune Saint-Quentinois, Roland Renard, puni de 45 jours de prison pendant son service militaire en Algérie pour avoir adopté une attitude conforme aux accords d'Évian.

LILLE

Déjà un calendrier chargé pour notre comité de Lille, qui se réunira le 10 septembre. Le mercredi 17 octobre, il est prévu une grande réunion d'information avec un libre débat sur le racisme, afin de faire connaître les buts du M.R.A.P.

Vers la fin du mois de novembre : organisation d'une séance cinématographique antiraciste.

Celle qui avait été organisée le 23 mai, avec « La Pyramide Humaine » de Jean Rouch a remporté un vif succès : 700 personnes y ont participé.

UNE CONFERENCE

A NOGENT-LE-ROUOU

Le 20 juillet, conférence de Roger Maria, membre du Bureau National du M.R.A.P., devant les participants au Stage National d'Éducation populaire de la Confédération Générale des Œuvres Laïques. Sujet mis en discussion : le racisme.

Le comité de DL

NOS DEUILS

Le grand éditeur René JULLIARD, qui vient de mourir, avait manifesté à diverses occasions sa sympathie à notre Mouvement. Le livre de Jules Roy, « La guerre d'Algérie », qui obtint l'an dernier le Prix de la Fraternité, avait été édité par sa Maison. Cette année, quelques jours avant sa mort, il avait envoyé au M.R.A.P. un message dans lequel il s'excusait de ne pouvoir être présent à la remise du Prix, en raison de l'opération qu'il allait subir. Nous exprimons à Mme Julliard et à sa famille nos sincères condoléances.

Notre ami Léonard Sainville, membre du Bureau National, vient d'avoir la douleur de perdre son beau-père, M. Paul TERRIER. A L. Sainville, à sa femme et à leur fille, nous exprimons notre affectueuse sympathie.

MARIAGES

Nous avons le plaisir d'annoncer le mariage de nos jeunes amis Montique FRYDMAN, membre du Conseil National du M.R.A.P., et dirigeante du Club Amitié, et Jean FRYCHER. Qu'ils trouvent ici nos cordiales félicitations et tous nos vœux de bonheur.

Nous avons appris le mariage de M. Daniel KRZEPICKI, fils de notre dévoué ami S. Krzepicki, avec Mlle Renée-Claire BEGON. Toutes nos félicitations et nos meilleurs vœux.

Nous avons le plaisir d'annoncer le mariage de Mlle Josette WELLER avec M. Claude PARRY. Nous leur exprimons également nos félicitations et nos vœux.

NAISSANCE

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de la petite Catherine, fille de nos amis Mme et M. ALBO. Nous leur exprimons nos félicitations et tous nos vœux amicaux.

G. SAINT-RUF.

Hommage à Albert BEVILLE

Notre ami Albert Béville, qui vient de mourir dans la récente catastrophe aérienne de la Guadeloupe, était membre du Conseil National du M.R.A.P. La photo que nous reproduisons ci-contre a été prise le 25 mars dernier à l'U.N.E.S.C.O. au cours de la Journée Nationale contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix, dont il avait suivi les travaux avec un groupe d'amis antillais. Le 6 juillet, 1.500 personnes et de nombreuses personnalités ont participé à la soirée solennelle organisée à la Mutualité en hommage à Albert Béville, au député Justin Catayée, à Roger Trapos et à leurs compatriotes morts dans le même accident. Le Bureau National du M.R.A.P. était représenté à cette soirée par Fernand et Marie-Eve Benhaïem, et Joseph Creitz.

L'HOMME D'ACTION

Le 22 juin 1962, à l'aube naissante, une terrible catastrophe aérienne jetait la consternation et le deuil en Guadeloupe et dans le monde antillais. Le Boeing 707 « Château de Chantilly » d'Air France, assurant la liaison Paris-Pointe à Pitre, déviant de sa route pour une de ces causes que la raison se refuse à concevoir, allait percuter une colline à plus de 30 kilomètres de l'aérodrome, projetant à 200 mètres à la ronde des bouts de ferraille tordus et des débris humains. 113 personnes, la totalité des passagers et des membres de l'équipage, périssaient cruellement. La plupart d'entre elles étaient d'origine antillaise, en majorité des étudiants rentrant pour les vacances après plusieurs années d'études loin des leurs. Avec eux disparaissaient le

dynamique député guyanais Justin Catayée qui, la veille encore, avait essayé en vain de faire entendre sa voix devant un parlement et un gouvernement insolents à force d'être hostiles à l'évocation

des problèmes antillais, et le Guadeloupéen Albert Béville, l'une des personnalités les plus marquantes et les plus sympathiques des Antilles.

Béville était âgé de 45 ans. Né le 21 décembre 1917 dans la ville de Basse-Terre, en Guadeloupe, il connut dès son enfance, l'atmosphère viciée de la colonisation avec son cortège de tares et de misères. Venu en France où il poursuivait brillamment des études supérieures qui devaient être sanctionnées par le doctorat en droit, il s'intéressa très tôt avec les Césaire, les Damas, les Rabemananjara, les Senghor qui furent ses amis, au combat pour l'affirmation de la personnalité du monde noir. Son amour pour l'Afrique et, sans doute aussi, un secret désir de faire un pèlerinage à la source le conduisirent à embrasser la carrière d'Administrateur « des colonies ». Nommé après la guerre — au cours de laquelle il prit une part active dans la Résistance en France contre l'occupation nazie — en Côte d'Ivoire, Béville fut « comblé ». Là, dans cette Afrique des ancêtres, ce Guadeloupéen sensible et généreux prit encore plus nettement conscience de la réalité crue du colonialisme, de ce colonialisme qui aliène politiquement, économiquement, culturellement, voire physiquement, en développant sa domination. Mais il sut aussi découvrir tout ce qui fait la « puissance » du monde noir, toutes les valeurs culturelles et humaines nègres à l'état potentiel sans doute car entravées par le phénomène colonial et raciste, mais ne demandant qu'à se développer, qu'à s'épanouir.

Aussi, loin de sombrer dans la facilité et la fausse tranquillité d'un alignement conformiste, cet intellectuel, dont le courage n'avait d'égaux que sa discrétion et sa modestie naturelles, employa-t-il plutôt ses fonctions d'administrateur à préparer la voie de la libération et cela à une époque où le colonialisme connaissait encore son plein épanouissement. Avec Houphouët-Boigny et d'autres leaders africains, il participa activement à la formation du Rassemblement Démocratique Africain qui, avec des hauts et des bas, devait jouer un rôle important dans l'éveil des consciences africaines.

Toutes ces activités lui valurent bien des déboires de la part de l'Administra-

tion française et furent souvent un obstacle à son avancement.

Ses occupations en Afrique ne l'empêchaient point cependant de penser à sa Guadeloupe natale. Revenu en France après l'accession des États africains à l'indépendance, il rejoignit rapidement les rangs de ses compatriotes antillais et travailla ardemment à faire connaître le problème antillais et à hâter le développement d'un puissant mouvement autonome dans les masses antillaises et guyanaises. Il fut l'un des promoteurs du Front Antillo-Guyanais pour l'Autonomie qui fut dissous par le gouvernement français, à peine sa formation.

Ressentant vivement « la nécessité pour son peuple d'une désassimilation d'une reconquête de soi par soi », trop intègre pour se soustraire à sa responsabilité en tant que Guadeloupéen, il s'était lancé dans le combat en dépit de la vulnérabilité que lui conférait sa situation d'Inspecteur Général des Affaires d'Outre-Mer dans l'administration française. Le gouvernement français ne manqua pas de sévir à son encontre. En effet, nommé Directeur de l'Office de Commercialisation Agricole du Sénégal dans le cadre des Accords d'Assistance Technique entre la France et ce pays, le gouvernement français ne put supporter longtemps qu'il s'occupât de l'émancipation des Antilles. Il le fit rappeler de ce poste, le mit en disponibilité forcée et le fit rétrograder de huit échelons dans l'échelle administrative, pensant ainsi le détourner de ses activités militantes par des mesures coercitives.

Mais Béville avait choisi sa route, convaincu de la justesse de la cause qu'il voulait défendre. C'est dans l'intention de prendre un contact plus étroit avec son pays et son peuple qu'il se rendait en Guadeloupe. C'est dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était donnée, qu'il trouva la mort.

Béville était, par ailleurs, écrivain et poète. Membre de la Société Africaine de Culture, il était connu dans les milieux des lettres sous le pseudonyme de Paul Niger ; il est l'un des poètes antillais, africains et malgaches qui ont lancé le mouvement de la Négritude. A ce titre, il était devenu l'un des classiques de la poésie noire d'expression française. Il a laissé des œuvres remarquables parmi lesquelles il faut citer : l'Initiation, recueil de poèmes paru chez Seghers, les Puissants, roman traitant des problèmes de la décolonisation en Afrique, paru chez Plon.

Avec la disparition de Béville, la Guadeloupe et les Antilles perdent l'un de leurs plus authentiques défenseurs.

Le poète

« J'ai voulu une terre où les hommes
soient hommes
et non loups
et non serpents
et non caméléons. »

Tel est le motif qui dirige le plus connu des poèmes de Paul Niger. Telle fut l'ambition des poètes qui avec lui concurent ce qu'on appelle : « la Négritude » et qui, loin d'être l'exaltation sectaire d'une race, se présente comme l'aspiration universelle à la fraternité, comme la revendication pour les peuples opprimés de pouvoir réellement accéder à leur dignité.

« L'Afrique des hommes couchés attendant comme une grâce
le réveil de la botte... »

... Je n'aime pas cette Afrique-là... »
Et Paul Niger chante longuement le destin des nègres, depuis que le racisme existe et qu'il faut le combattre, depuis la monstrueuse entreprise de la Traite jusqu'aux formes les plus actuelles de colonisation.

Il y a, dans cette évocation, une simplicité directe et un langage net qui démarquent le style de Paul Niger des incantations de Senghor ou des foisonnements de Césaire.

«... Et, c'est depuis ce temps que semblable aux orties

La race nègre encombre les moissons d'âmes... »

Partout
où le sang de l'homme doit racheter les faiblesses de la chair de l'homme

Partout où il faut peiner

Partout bêcher

Partout où la sueur et le sang ont fondé les sept piliers... »

Témoignage essentiel d'un poète qui fut aussi un « participant ». Car Paul Niger voulait aussi combattre ce qu'il dénonçait, le combattre chaque jour, en militant. Pourquoi il est mort sur sa terre natale de Guadeloupe, le 22 juin 1962.
E. G.

Le M.R.A.P. salue l'Algérie nouvelle

Au lendemain du référendum d'autodétermination, le M.R.A.P. a publié la déclaration suivante :

Le M.R.A.P. qui a lutté sans cesse, au cours des années de guerre pour une solution négociée en Algérie, dans le respect de la dignité, des droits et des aspirations de tous les habitants, salue avec une joie sincère la naissance de la République algérienne, voulue par la masse immense du peuple.

Le M.R.A.P. exprime à l'ensemble des Algériens, sans distinction d'origines et de confessions, qu'ils se trouvent en Algérie même ou en France, la fraternelle solidarité des Français antiracistes qui restent attachés aux traditions républicaines de liberté, d'égalité et de fraternité humaine.

Le M.R.A.P. espère qu'après les dures épreuves qui ont déchiré la terre algérienne, le nouvel Etat vivra prospère et heureux, sous le signe de l'amitié entre tous ses enfants, de la démocratie et d'une fructueuse coopération franco-algérienne.

D'autre part, le président du M.R.A.P. a adressé au président de l'Exécutif Provisoire et au président du G.P.R.A., ce télégramme :

Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.) toujours attaché défense dignité et égalité tous les hommes, vous exprime sincères félicitations et fraternelle solidarité peuple algérien, pour naissance Algérie nouvelle sous le signe amitié entre citoyens d'origines diverses, pour démocratie, progrès et coopération franco-algérienne.

Pierre PARAF.

Dans l'allégresse générale, sous le signe de l'amitié...

(SUITE DE LA PAGE UNE.)

service d'ordre jaillissait de la foule, participait à la joie générale.

Et quand, au terme de ces journées de liesse, le G.P.R.A. a demandé que cessent les réjouissances, avec la même discipline, le même sens civique, chacun a repris le travail, les camions sont repartis vers le bled.

LA VIE CONTINUE...

Après les multiples assurances données par les responsables du F.L.N. à tous les échelons, après les contacts pris au cours des semaines précédentes, ces faits ont confirmé les Européens et les juifs restés en Algérie dans leur volonté de coopérer.

Les ultras de l'O.A.S. annonçaient depuis longtemps, d'abord pour le jour du cessez-le-feu, puis pour l'indépendance, une véritable apocalypse. Or, il n'y a pas eu de « massacres » ; la « descente de la Casbah » s'est réalisée... dans les rires, et les embrassades. La présence de l'Armée de Libération Nationale — peinte naguère aux couleurs les plus épouvantables — était désormais considérée comme une garantie de sécurité :

— **Du moment que l'A.L.N. est là, il n'y aura pas d'histoires,** entendait-on dans les quartiers européens.

Cette confiance renaissante, et en tout cas le désir de « s'intégrer » à la vie nouvelle s'est exprimé, le jour même du référendum, par la participation au vote de nombreux Européens, dans des proportions qui dépassaient toutes les prévisions, à Bab el Oued surtout.

Beaucoup d'Européens qui avaient souhaité la victoire de l'O.A.S. envisagent la situation comme une sorte de match. Ils reconnaissent qu'ils ont perdu la partie,

qu'il n'y a plus rien à faire. Alors, ils en tirent les conséquences, sportivement — et la vie continue...

Bien plus qu'une répression épisodique, cet état d'esprit d'une part, et d'autre part les efforts des libéraux et des musulmans pour montrer aux Européens les perspectives réelles qui leur sont ouvertes, ont abouti peu à peu à l'isolement des chefs de l'O.A.S. : leurs actes apparaissant voués à l'échec, ils n'étaient plus suivis. Les responsables et les commandos se sont enfuis, grâce à des complicités haut placées dans l'administration française.

— **En Algérie, c'est foutu,** estiment-ils. C'est en France maintenant qu'ils comptent développer leurs activités.

« ICI, ON EST CHEZ NOUS »...

J'ai parlé avec des Européens, avec des juifs qui m'ont dit pourquoi ils entendaient continuer à vivre sur la terre algérienne. S'il est vrai que l'arrivée des repliés prend en France un caractère spectaculaire, il faut bien constater qu'une très forte majorité des Européens demeurent en Algérie. Et, parmi ceux qui sont partis, combien de vacanciers ou de repliés provisoires qui ont l'intention de revenir ? On constate aussi que proportionnellement, il est resté plus de juifs que d'Européens.

Rue de Chartres, rue de la Lyre, parmi les juifs algérois, j'ai recueilli partout les mêmes propos :

— **Ici, on est chez nous. Il y a beaucoup à faire...**

— **Et puis on parle l'arabe...**

— **Je vais écrire à ma famille de revenir.**

Un cafetier m'a dit :

— **Nous devons rester, car un pays sans juifs est comme un pain sans sel.**

Ils s'étonnent que les journaux français parlent beaucoup plus de ceux qui quittent l'Algérie que de ceux qui ont choisi d'y vivre et d'y travailler.

Mais plus significatives encore que les paroles, il y a ces réunions organisées à Alger, par exemple, par les libéraux, avec la participation de responsables F.L.N. de la zone autonome, et où musulmans, juifs et chrétiens ont discuté ensemble des accords d'Evian et de l'avenir de leur pays.

Il y a aussi les scènes de « fraternisation » sincère et spontanée qui se sont produites un peu partout. A Sétif, j'ai assisté au retour délirant de Ferhat Abbas. Un colon, qui est mon ancien camarade de classe, un avocat juif, le commissaire central et d'autres notables l'entouraient, l'embrassaient au milieu de l'enthousiasme général.

J'ai vu, à maintes reprises, des gendarmes ou des C.R.S. étreindre des soldats de

l'A.L.N. et danser joyeusement avec eux.

Pendant un défilé, à Alger, sur les marches de l'ambulance de l'hôpital d'El Quettar, j'ai vu trois médecins : un musulman, un Européen d'Algérie, et un venu de France ; sur le toit, des infirmières musulmanes et européennes dansaient ensemble le twist...

UN MEDECIN APPLAUDI...

Ce qui ne signifie pas évidemment qu'il ne se pose aucun problème. D'abord, il y a cette ombre d'Oran, la seule ville où des incidents ont eu lieu : un des derniers commandos de l'O.A.S. a tiré sur un cortège de musulmans ; des éléments incontrôlés ont riposté ; l'armée, la police s'en sont mêlées... Et l'exode s'en est trouvé accéléré. On sait que l'A.L.N. a pris des mesures draconiennes pour rétablir l'ordre, pour assurer la sécurité de tous, et en particulier des Européens.

De même, dans les différentes villes, si certains logements abandonnés par les Européens à proximité des bidonvilles, ont été occupés par des musulmans, cela n'a pu se faire que dans des conditions régulières, avec des bons de réquisitions, et en raison de leur situation géographique ; dans les autres quartiers, les autorités algériennes ont fait évacuer les logements indûment occupés par des « squatters » musulmans.

De toute évidence, les dirigeants désirent créer des conditions susceptibles de donner confiance aux Européens. Ils entendent respecter les règles démocratiques, affermir la légalité. Et dans la plupart des cas, il leur est inutile de recourir à la contrainte. Pendant la période des fêtes, j'ai vu dans la Casbah, un homme qui avait volé une voiture, et que l'on promenait avec une pancarte au cou, portant cette inscription : « Je suis un voleur, je fais honte à mon peuple ».

De même, c'est en toute spontanéité, je l'ai dit, que les musulmans fraternisent avec les Européens. La coopération franco-algérienne n'est pas pour eux un vain mot. Les médecins venus de France au moment où l'O.A.S. commettait ses crimes quotidiens, jouissent en particulier, d'une énorme popularité. Avec leur concours, les Algériens — dont beaucoup n'avaient jamais été chez un docteur, faute d'argent — font l'expérience de la médecine gratuite.

L'un de ces médecins, que l'on reconnaît facilement parce qu'il est grand et blond, est applaudi tout le long des rues, quand il circule dans la Casbah.

QUE SERA L'AVENIR ?

L'Algérie doit faire face aujourd'hui à d'immenses problèmes. Il faut donner à manger aux « regroupés », faire travailler les chômeurs, alors que beaucoup d'entreprises sont fermées, il faut mettre sur pied un nouvel appareil d'Etat, il faut instruire la jeunesse.

Les oppositions qui s'expriment au sein du G.P.R.A. attisent parfois les craintes des Européens qui redoutent de faire les frais des heurts et des surenchères possibles. En fait, ce conflit, purement interne, et qui semble en voie d'être résolu, ne doit pas influencer sur leur sort.

Sur les accords d'Evian, sur la coopération avec les Européens et sur les garanties qui leur sont reconnues, il n'y a pas de divergences entre Ben Khedda et Ben Bella. Celui-ci a tenu à rappeler, récemment encore qu'il avait participé aux négociations d'Evian et qu'il avait envoyé au C.N.R.A. un mandat écrit approuvant les accords conclus.

Dans ces conditions, et surtout après les journées exaltantes de l'indépendance, on est en droit de regarder l'avenir avec optimisme. Les Européens ont en Algérie leur place, et un rôle important à jouer. S'ils aiment, comme ils l'ont tant répété, ce pays, qui est leur pays, où ils ont leur travail et les tombes de leurs ancêtres, ils doivent y demeurer ou y revenir, ils doivent participer à l'œuvre commune, sans craintes et sans réticences.

D'autant plus qu'après trois années d'expérience, ils auront la possibilité soit de devenir Algériens, soit de rester Français, même en vivant en Algérie. C'est d'eux, en grande partie, que dépend leur propre sort.

A mon avis, la « garantie des garanties », c'est l'esprit fraternel des Algériens, leur courage, leur lucidité. C'est la vie, plus forte que les haines. C'est la volonté de tout un peuple qui prend en main son destin.

Albert-Paul LENTIN.

La célébration de l'indépendance à Paris

Les Algériens vivant en France ont, eux aussi, célébré dans la joie, l'indépendance de leur pays. Dans les quartiers et les localités où ils habitent, le 5 juillet, qui était pour eux jour férié, fut consacré aux réjouissances : défilés dans les rues, repas communs dans les cafés, pétards, drapeaux, chansons et danses...

La Fédération de France du F.L.N. avait organisé, à Paris, plusieurs réceptions où étaient invitées les personnalités et les organisations qui ont lutté pour la paix et contre le racisme au cours de ces dernières années.

Mais la plus importante de ces réceptions, fixée à 18 heures, à l'Hôtel Continental, près de la Concorde, n'a pas pu avoir lieu : l'O.A.S. avait adressé des menaces à la direction de l'hôtel, et les pouvoirs publics n'avaient pas pris les mesures nécessaires pour en assurer la sécurité. Devant les grilles fermées, de très nombreuses personnalités, parmi lesquelles les membres du corps diplomatique, ont stationné longuement, exprimant ainsi leur protestation contre ces méthodes.

C'est notre président, M. Pierre PARAF, et Albert LEVY, membre du Bureau National, qui étaient venus représenter le M.R.A.P. à cette réception.

Armand et Marie-Eve BENHAIEM, membres du Bureau National.

M. Armand DYMENSTAJN et Henri CITRINOT, membres du Bureau National, ont également représenté notre Mouvement à la réception organisée par les étudiants algériens, dans leur Foyer du 115, boulevard Saint-Michel.

Ces diverses manifestations se sont déroulées dans une atmosphère chaleureuse et fraternelle.

A la réception, organisée par l'Amicale des Travailleurs Algériens, qui s'est tenue à la salle des Horticulteurs, le M.R.A.P. était représenté par notre secrétaire général, Charles PALANT, et par Fer-

En l'honneur d'Henri ALLEG

Une réception organisée par le Syndicat des journalistes a eu lieu à Paris en l'honneur d'Henri Alleg, l'héroïque auteur de « La question ». « Droit et Liberté » était représenté à cette réception par notre rédacteur en chef, Albert Lévy.

Nous voulons croire que le journal dont Henri Alleg est directeur, « Alger Républicain », qui s'est toujours prononcé pour la fraternité et la coopération entre Algériens de toutes origines, pourra reparaitre bientôt.

Nous sommes heureux de saluer, d'autre part, la repartition du mensuel « L'Espoir », le courageux organe des libéraux d'Algérie, dont le premier numéro publié depuis le cessez-le-feu vient de nous parvenir.

Prix de la Fraternité

ROBERT MERLE

L'île

“ L'ILE enrichit notre littérature exotique et maritime d'une œuvre importante, aux qualités narratives de premier ordre.”
A. BILLY - Le Figaro

“ L'ILE est un beau conte d'amour et de mort, dans le genre un des meilleurs romans depuis 15 ans.”
R. POULET - Rivarol

“ Une réalité romanesque incontestable.”
J. HOWLETT - l'Express

“ Ce livre énorme et vif, sans une longueur, d'un prodigieux humour jusque dans la violence.”
R. MASSON - Candide

“ Un grand livre d'aventures et un grand livre d'idées.”
Les Libraires savent lire

“ Une réussite étonnante, un très beau roman.”
O. TODD - France Observateur

“ Quelle joie de pouvoir saluer enfin un vrai roman.”
P. DE BOISDEFRE - Nouvelles Littéraires

“ Tout chargé de poésie, du sel de la mer et de la joie de vivre, L'ILE appartient à tous ceux qui ont souci de l'homme et de sa dignité.”
A. WURMSER - Lettres Françaises

nrf

Memmi n'est pas plus différent de moi que moi de lui

LA lecture de *Portrait d'un Juif*, le dernier livre d'Albert Memmi, me laisse une double impression : l'une agréable, l'autre qui l'est moins. La première tient au style de l'auteur, à la facilité de l'écriture qui est fascinante dans son élégante spontanéité. Albert Memmi est un vrai écrivain. Mais cette sauce piquante, si déliée, ne m'a pas empêché de percevoir le fond, au goût plus âcre. Non certes que je reproche à l'auteur de s'exprimer sur le judaïsme et les Juifs. Je l'ai fait moi-même, qui suis catholique ; et je ne vais pas si loin que ma vieille amie Arlette Gregh, lorsque je lui exposais des projets de cet ordre : « Méfiez-vous, conseillait-elle, car tout livre sur le judaïsme est déjà antisémite ! ». Cependant, je ne puis me retenir de sentir que cela est assez dangereux. Bien sûr, il y a la psychanalyse ! Quel homme de bon ton ne se psychanalyse pas, aujourd'hui ? C'est la mode, alors qu'au lendemain de la Libération, souvenez-vous, on ne parlait que d'ambiguïté. Mon ardeur relativement juvénile m'y portait, à l'exemple de mon entourage, et j'entendrais toujours la réflexion désabusée d'un autre vieil ami, le Père Maydiou, qui s'efforçait de calmer mon enthousiasme : « L'ambiguïté passera, ni plus ni moins que le reste ». Et, en effet ; mais la psychanalyse, elle, n'est pas encore dépassée, d'où *Portrait d'un Juif* et quelques autres.

VOILÀ ce que je pense de la « méditation par la lumière » (Roger Ikor), qui m'apparaît être plutôt, en l'occurrence, exaspération des différences entre Juifs et non-Juifs par une trop soignée introspection. Cela dit, des différences, il y en a, et heureusement ; que le monde serait morne sans elles ! Je suis le dernier

à les nier, mais toute différence est bilatérale : Memmi n'est pas plus différent de moi, que moi de lui. La vérité est que tout

par
Jacques NANTET

milieu (même sans ségrégation systématique) et tout enseignement confessionnel (même non sectaire) entraîne chez celui qui y participe ou le reçoit un certain comportement moral et physique, lesquels sont caractéristiques. J'en témoigne volontiers, étant issu de père et de mère d'un catholicisme millénaire et sans faille. Elevé par

les marianites, puis pris en main, comme beaucoup de jeunes intellectuels chrétiens, par les dominicains, je suis parfaitement conscient de mes « différences ». Récemment encore, je gardais la mauvaise habitude de me frotter longuement les mains, à l'image de nos bons pères.

La belle affaire, puisque Memmi et moi, nous sommes avant tout, l'un et l'autre, des êtres humains, quels que soient son agnosticisme ou ma foi. A ce propos, ce qui m'embarrassa seulement en lui, est ce mélange, saisissant à mes yeux, de libre penseur et d'inquisiteur. Si Memmi était catholique, il serait intégriste. Il n'est ni l'un ni l'autre, de toute évidence ! Et puis, est-il aussi agnostique qu'il s'affirme ? Peut-être l'apprendrons-nous en lisant son prochain livre.

LE DÉBAT CONTINUE...

Les discussions suscitées par le « PORTRAIT D'UN JUIF », d'Albert Memmi, ne sont pas près de s'épuiser, étant donnée l'importance des problèmes soulevés par cet ouvrage. Après les points de vue de Roger IKOR, Marc-André BLOCH, du président GRUNBAUM-BALLIN et des observations de l'auteur lui-même publiées dans nos deux derniers numéros, nous donnons ici trois autres opinions : celles de MM. Henry LEVY-BRUHL, professeur honoraire à la Faculté de Droit, Alfred GRANT, secrétaire général de l'Union des Sociétés Juives de France, et de l'écrivain catholique Jacques NANTET.

Notre devoir: rapprocher les hommes

ON ne peut que s'incliner devant le courage, la sincérité d'Albert Memmi. Hanté, obsédé par la « question juive », révolté par l'injustice plusieurs fois millénaire dont sont victimes nos coreligionnaires, il a voulu, lui aussi, après tant d'autres, décharger sa conscience, mettre son cœur à nu. Il l'a fait, je le répète, avec une absolue bonne foi, sans rien vouloir cacher des qualités ou des défauts qu'il attribue à son appartenance à la race juive. Peut-être y a-t-il là une certaine exagération car ces traits qu'il relate sans humilité comme sans forfanterie, on pourrait sans doute les retrouver ail-

leurs. Mais passons : le but de l'ouvrage est clair : l'auteur a voulu, par cette confession publique, se libérer de ses complexes, et, sous ce rapport, nous a donné un livre des plus émouvants.

Mais, dans le dessein de l'auteur, ce portrait n'est pas celui d'Albert Memmi. Le titre le dit clairement : c'est l'image d'un Juif, c'est-à-dire d'un Juif parmi

PAR
Henri LEVY-BRUHL

Professeur honoraire
à la Faculté de Droit de Paris

des milliers d'autres, et dont les caractéristiques essentielles sont communes à tous. En s'analysant avec toute l'honnêteté et le scrupule dont il est capable — et aussi, je l'ajoute, avec un grand talent — M. Memmi a voulu camper le personnage du Juif tel qu'il se rencontre dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les conditions sociales.

C'est dire que l'auteur a délibérément admis qu'il existe une race juive ayant ses traits propres, aussi bien somatiques qu'intellectuels ou moraux. La question est pourtant moins simple qu'il ne paraît. A supposer même — ce qui est très douteux — que les premiers Juifs aient appartenu à un petit groupe ethnique, ce groupe n'a pu se perpétuer au cours de tant de siècles dans sa pureté première, et l'on doit tenir compte non seulement des mariages mixtes, mais aussi des conversions au judaïsme qui ont été bien plus nombreuses qu'on ne le croit généralement, comme l'a prouvé l'historien Louis Halphen.

MAIS, même si l'on admet que la communauté juive forme un ensemble homogène, spécifiquement différent des populations qui l'entourent, convient-il de prendre son parti de cet isolement, de cette ségrégation de fait ?

A cet égard, M. Memmi paraît partagé entre deux sentiments. Le premier est la révolte. Lorsqu'il dit, après Henri Heine, qu'être Juif est un malheur, il exprime là l'horreur que lui inspire l'attitude des non-Juifs qui, dans leur grande majorité, consciemment ou inconsciemment, nous sont hostiles. Mais, en même temps, il semble qu'au fond de son cœur, il se fasse gloire de différer ainsi du reste de l'humanité, et que les souffrances, les persécutions, les abominables massacres dont nous avons été les témoins ou les victimes renforcent en lui une manière de sombre orgueil. Son livre est un cri de défi : « Je ne vous ressemble pas. Je ne veux pas vous ressembler ! »

Cette attitude est étonnante, pathétique même. Je ne pense pas qu'elle soit de nature à diminuer la tension, à combler le fossé creusé entre les Juifs et les autres hommes.

Pour y parvenir, il existe, à mon avis, deux moyens, et deux seuls. Le premier est radical. Il consiste à se séparer de la nation où l'on a vécu pour aller s'établir dans un nouveau milieu national, dans un nouvel Etat où les Juifs, vivant entre eux, seraient assurés de ne rencontrer aucun préjugé d'ordre social, où ils seraient libérés de cette atmosphère de suspicion et de mépris qui les entoure presque partout ailleurs. Cette solution existe. Elle est entrée dans les faits depuis la création récente de l'Etat d'Israël, et l'on peut dire que l'expérience a réussi, puisque, grâce à un effort tenace et héroïque, malgré tous les obstacles d'une nature hostile et de voisins agressifs, Israël subsiste et prospère.

Mais un tel remède ne saurait convenir à tous. Il implique, je l'ai dit, une rupture avec l'Etat où est le Juif. Or cette rupture n'est pas toujours possible

ni souhaitable. Il convient, à cet égard, de distinguer parmi les Juifs. Dans l'ensemble ceux de l'Europe occidentale (France, Angleterre, Italie, Allemagne, etc...) sont depuis longtemps implantés sur le territoire qu'ils habitent, en sont des citoyens fidèles. Ils ne considèrent pas qu'ils puissent avoir une autre patrie. Dès lors ils ne sauraient se résigner à la quitter pour s'établir dans cet Etat du Proche-Orient où, le plus souvent, ils ne sont rattachés que par des liens historiques assez lâches et qui vont s'amenuisant. L'immense majorité d'entre eux préfèrent demeurer où ils sont, ce qui ne veut pas dire qu'ils s'accrochent de l'antisémitisme dont ils sont victimes.

COMMENT en diminuer l'intensité et, à la limite, le faire disparaître ?

Pour y parvenir il faut, semble-t-il, ne pas perdre de vue que la « question juive » est un cas particulier d'une situation beaucoup plus générale : celle des minorités ethniques (ou soi-disant telles). C'est un fait sociologique bien avéré qu'un groupe humain supporte malaisément dans son sein un autre groupe fortement organisé et ayant un comportement non pas même opposé, mais simplement différent du sien. Sans doute cela est-il plus vrai des sociétés archaïques ou antiques, que des nôtres, où, sous l'action de facteurs surtout économiques, un tel brassage s'opère entre les éléments de population que ces questions de cohésion ethnique ont tendance à perdre de leur importance. Il serait toutefois absurde et dangereux de les négliger : si l'on en était tenté, les souvenirs atroces de la dernière guerre seraient là pour nous rappeler que le racisme est encore terriblement vivace.

LE meilleur moyen de combattre n'est pas de souligner la différence entre les « races », mais au contraire de l'atténuer, d'inviter les Juifs à s'intégrer dans le milieu national où ils vivent, à multiplier les contacts avec les chrétiens et les non-croyants, voire de sacrifier un certain particularisme auquel ils sont sentimentalement attachés, mais qui ne peut pas ne pas provoquer une réaction de malveillance ou même d'hostilité. Je citerai parmi ces manifestations le repos du samedi, observé par un certain nombre de familles juives dans un milieu national où le jour de repos est le dimanche, l'aversion pour les mariages mixtes, inspirée par le souci, vraiment périmé, de sauvegarder la pureté de la « race », et jusqu'à certaines pratiques alimentaires datant de l'Ancien Testament. Sans doute aussi conviendrait-il de mettre fin à la coutume de donner aux Juifs un nom biblique, sorte d'étiquette marquant aux yeux de tous une discrimination qui ne répond plus à rien, au moins dans la plupart des cas.

Entendons-nous bien : il ne s'agit nullement de renier nos origines. Il y aurait déshonneur à le faire. Si les Juifs sont persécutés, tous doivent souffrir ensemble. Mais il n'y a pas lieu non plus d'afficher, d'un air de défi, notre appartenance au judaïsme, comme le fait M. Memmi. Bien mieux il me paraît conforme à l'intérêt des Juifs français (je ne parle que de ceux-là) et en même temps compatible avec l'honneur le plus exigeant, de ne pas discuter à perte de vue sur le « problème juif » comme s'il s'agissait d'une énigme insoluble, d'un phénomène unique, fatal et éternel. Il est, au contraire probable qu'il cessera d'exister quand « les autres » auront appris à pratiquer la tolérance, et que nous-mêmes aurons fait — sans rien renier de nous-mêmes — l'effort nécessaire pour nous intégrer plus étroitement dans la communauté nationale.

Un tableau désespérant

LE « PORTRAIT D'UN JUIF » d'Albert Memmi est, à notre avis une œuvre utile par la masse d'éléments centralisés concernant ce sujet dramatique. En vérité, nous nous trouvons en présence d'une multitude de portraits, comme dans cette fresque de Bénédictine englobant 12 femmes. On trouve chez Memmi une gamme entière où la physiologie, la religion, l'héritage culturel, le particularisme économique, le mythe forment une musique dodécaphonique. Tout le monde n'est pas adepte de cette musique moderne. Les critiques faites à Memmi en témoignent. Mais notre auteur n'a pas faussé les tons. On ne peut pas lui reprocher d'avoir caricaturé le juif.

C'est vrai qu'il n'innove pas dans certains détails et qu'il reproduit des arguments des antisémites. Mais pouvait-il procéder autrement dans sa conception de présen-

par
Alfred GRANT

ter un portrait complet ? Nous lui reprochons plutôt le contraire. Son « Portrait » est trop cadré, trop « pauvre ». La vie juive est plus riche, plus complexe. Memmi ne connaît pas, visiblement, l'ouvrier juif, sa formation de combattant qui a donné naissance à une pléiade de héros, depuis le cordonnier Hirsch Iekert, qui en 1905 a tiré sur un satrape tsariste à Vilno pour venger l'injure infligée par la flagellation d'un gréviste juif arrêté, jusqu'aux groupes de combat juifs contre l'occupant en France, en passant par la compagnie juive « Botvine » dans l'armée républicaine d'Espagne.

Albert Memmi s'est trop enfermé dans ce cercle d'idées et de conceptions qui l'entourent. N'est-ce pas caractéristique que les traits du « portrait de gauche » soient les plus flous, les plus vagues, les plus vaporeux. En effet, l'auteur donne l'impression d'avoir étudié ce côté d'une manière superficielle ; son argumentation se base sur des propos échangés autour d'une tasse de café avec des interlocuteurs peu valables. Il compte même avec les calomnies classiques des journalistes — pas même des penseurs — antisémitiques et anticommunistes.

Et pourtant, c'est ce « portrait », qui donne une consistance au personnage, tous les autres étant appelés à se transformer, à recevoir le sceau de l'histoire. En effet, le juif-mythique, tel que le peint l'antisémite, ne survivra pas aux coups de la tolérance, de la fraternité entre les peuples ; le juif-économique, tel que l'on créé le

féodalisme et le capitalisme, ne se perpétuera dans une nouvelle structure sociale, la structure socialiste ; le juif-héritage-culturel se métamorphose sous nos yeux ; on pourrait continuer sur cette lancée.

Mais, ces considérations deviennent sans objet, ou plutôt, académiques, quand on se souvient que les nazis ont simplifié le problème : pas de sélection entre les divers « portraits ». Tous au four crématoire.

C'EST par conséquent un sujet sociologique et politique, qui a été traité par M. Memmi. Mais, malheureusement, par un procédé pathologique. Si l'auteur a raison de dire, que le destin juif a des points communs dans l'insécurité, on constate que la peinture des défauts et des qualités des Juifs, de leur héritage ou leur religion, de leur visage actuel, se trouve repoussée vers les couleurs blêmes, cédant la place à l'expression du visage, à l'angoisse. Mais, alors, ce tableau devient fataliste, désespérant. C'est un lapin enfermé dans un clapier, dans l'attente de l'égorgeur.

Dans les dernières pages de son œuvre, je le répète, très importante par la somme de pensées, d'observations, de réflexions, notre auteur note : « Il est même possible que nous soyons entrés dans une période toute nouvelle de l'histoire, qui verrait enfin la liquidation progressive de l'oppression subie par le Juif depuis si longtemps » (page 296). Ce rideau entrebaillé sur une issue de secours, de sauvetage, se trouve contradictoirement obstrué par une autre constatation : « La réaction m'exclut... le socialisme et la révolution me nient » (p. 207).

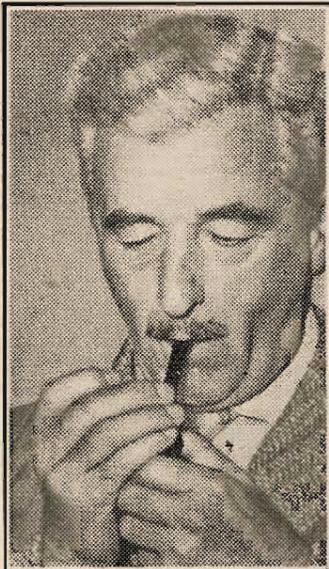
Notre auteur débouche effectivement sur une impasse, qui est le sous-titre du livre. Une impasse, un cul-de-sac, un tunnel sans issue — on n'y voit plus clair. Memmi arrive à lancer un faux slogan : « Au XIX^e siècle... nous avions à lutter pour le droit à l'égalité ; au XX^e siècle, nous avons à lutter pour le droit d'être différents » (p. 76). C'est une phrase « ronflante », mais elle contient deux éléments opposés. Car, au XIX^e siècle (dans certains pays même au XX^e), le point n° 1 de la politique juive consistait à obtenir l'égalité en droit, l'émancipation à la manière française, tandis qu'actuellement, quand nulle part les Juifs ne sont soumis aux conditions de l'arbitraire féodal, civiquement parlant, le combat consiste pratiquement dans la préservation de l'existence physique. La lutte pour la différenciation n'a aucun sens, au moment où on vous refuse la vie.

(Suite page 11.)

William FAULKNER

et le racisme

Il est des romanciers qui ont tant chanté le coin de terre où ils sont nés, si minutieusement buriné les visages d'un groupe humain attaché au même sol, à tel ou tel moment de l'histoire, qu'ils se sont, de leur vivant même, et pour étranger que leur univers puisse nous paraître, identifiés à jamais à un certain ciel, à certains paysages à une certaine manière de vivre et de mourir. Ainsi, de notre Mauriac et des Landes; ainsi, outre-Atlantique, de William Faulkner et du Sud. La mort, qui vient de frapper Faulkner, n'avait cessé de planer sur son destin et de gronder dans son œuvre. La guerre de Sécession avait ruiné ses parents, riches planteurs du Sud; la première guerre mondiale avait fait de lui un pilote, engagé dans l'aviation canadienne; l'un de ses premiers romans (dont l'adaptation scénique permit à J.-L. Barrault de faire ses premières armes théâtrales) s'appelle « *Tandis que j'agonise* »... Et toujours, au fil de ses pensées, nous retrouverons la guerre (« *Monnaie de singe* »), le lynchage (« *Treize histoires* »), le meurtre (« *L'Intrus* »), et leur cortège d'angoisse et de désespoir.



Ce monde où règnent — autre titre symbolique — « *le Bruit et la Fureur* », Faulkner l'a peuplé de dégénérés et de brutes, qui vont de crimes en suicides, et de viols en incestes. Atroce — jusque dans un humour qui n'appartient qu'à lui — ce monde est aussi d'un abord difficile — la chronologie y est brisée par de fréquents et subtils retours en arrière, et la phrase faulknerienne, parfois si longue, si dense, déroutante qui n'a pas pratiqué, peu ou pron, les guides spirituels de ce romancier, Joyce ou Virginia Woolf.

Et cependant Faulkner connaît une gloire universelle, consacrée en 1950 par l'attribution du Prix Nobel. D'où vient cet écho rencontré par son œuvre? Quelles fibres profondes fait-elle vibrer en nous?

Laissons parler Faulkner lui-même :
« *Je suis un paysan. Ma vie, c'est la terre, les chevaux, la production des graines et de la nourriture. Je me suis mis à écrire parce que j'aimais cela... mais n'être qu'un écrivain, ce n'est pas ma vie...* »

« *Je ne suis pas même un homme instruit, je n'ai jamais eu l'école, et je l'ai quittée à peu près quand j'étais en première...* » (1).

L'homme est simple, direct, et contrairement à tant d'hommes de son pays — ou d'ailleurs — il a des racines. Cette force, cette humanité, nous la retrouverons dans son œuvre. N'en voyons pour preuve que sa façon d'aborder le problème majeur de son Sud bien-aimé, le racisme.

« *A Mammy Caroline Barr — Mississipi — 1840-1940 — qui est née esclave et qui a donné à ma famille une fidélité sans limites ni espoir de récompense, et à mon enfance, un dévouement et un amour infinis.* »

Cette dédicace de « *Go down, Moses* » recoupe l'interview déjà citée : « *... J'ai grandi avec des enfants noirs, ma nourriture était noire, j'ai dormi dans son lit et les enfants noirs et moi dormions ensemble dans le même lit... D'eux à moi, pas plus qu'à quiconque, il n'y avait de différence. J'ai remarqué cela avec mes propres enfants. C'est seulement quand un enfant devient un homme noir, et s'intègre à l'économie, que ce refus latent (N. d. T. : de se mêler aux noirs) apparaît.* » (2).

Faulkner le proclame :
« *Le problème racial dans mon pays est un problème économique.* » (3).

Ceux qui prétendent justifier le racisme en s'appuyant sur la Bible — « *si le Seigneur avait voulu que (le nègre) fût notre égal, il l'eût fait blanc* » —, le croyant Faulkner les condamne :

« *... je m'élève contre l'avilissement de leur raison, non contre celui que trahiraient leurs mobiles; car l'homme luttera toujours pour des raisons économiques — mais qu'il ne déguise pas cela par le mensonge.* » (4).

Faulkner, donc, met à nu le fondement économique du racisme, et arrache ses masques pseudo-religieux. Il va bien plus loin :

« *Notre racisme, aujourd'hui, souille non seulement le visage de l'Amérique, mais celui de toute l'humanité.* » (5).

C'est alors qu'une illusion pathétique, en germe dans ces mots déjà cités (2) : « *quand l'enfant devient un homme noir...* », s'empare de cet homme sincère et lucide, de ce romancier puissant :

« *(que le noir) ATTENDE (x) seulement la mort de quelques vieillards, dans le Sud... quand le problème devient celui des jeunes, le problème disparaît.* » (6).

Et cet « attentisme », Faulkner en fait une vertu :

« *... ceux qui sont victimes de cette injustice doivent être ceux qui auront le plus de patience... Ils doivent être capables d'ATTENDRE (xx) plutôt que de glisser à l'irréparable sous l'empire de la crainte.* » (7).

Le « gentleman farmer » qu'est Faulkner, bercé par les chansons des « bons noirs » du Sud rural de son enfance, croit voir disparaître les haines de race, au creuset des générations nouvelles.

Mais, en industrialisant le Sud — et en faisant mûrir (en Afrique par exemple) « *les raisins de la colère* » — la deuxième guerre mondiale a miné l'univers de Faulkner, aiguisé ses contradictions, et épuisé la patience des noirs. La coupe est pleine — Little Rock, ou Martin Luther King, l'ont prouvé. Un spécialiste français averti a pu parler de « *l'irrésistible POUSSÉE (xxx) des noirs.* » (8).

Sudiste nostalgique, Faulkner avait le respect des noirs — parce qu'il avait celui de tous les hommes. Les contradictions de son œuvre sont celles d'un milieu, d'une époque, d'un homme véritable. Elles nous rendent plus cher encore ce qui, dans ses écrits, témoigne pour l'avenir de sa foi en la fraternité.

Jean DROIT.

De (1) à (7) : cf « *Esquire* », décembre 1958 : « *Faulkner au Japon* », *Entretien avec — et impressions de — William Faulkner*.

(8) Claude Julien : « *Le Nouveau Monde* » (Julliard 1960).
x, xx, xxx. Souligné par nous.

UN TABLEAU DESESPERANT

(Suite de la page 10)

A notre avis, M. Memmi sortira de l'impasse quand il débouchera plus nettement sur le problème qu'il a d'ailleurs soulevé : que le Juif appartenant à la catégorie d'opprimés, au même titre que les noirs, les colonisés, les prolétaires et... les femmes, un avenir serein lui sera réservé dans une société où règnera la tolérance envers les « différences », où la propagation de la haine des « différences » se trouvera légalement punie, où le pouvoir se chargera de la sécurité de ses citoyens, indépendamment de leurs « différences ».

Nous soumettons à la réflexion de M. Memmi ce trait du « *Portrait d'un Juif* » (ignoré par lui) : Dans les Républiques soviétiques, en Pologne et en Roumanie actuelles, c'est-à-dire dans les pays, où, il y a à peine un demi-siècle, sévissaient également et pratiquement les pogromes, actuellement les Constitutions (et les pouvoirs publics l'appliquent) considèrent l'antisémitisme comme crime contre l'Etat. Les sentiments antisémites, existant réellement, ne peuvent plus se matérialiser. Les exactions antijuives d'une certaine époque coïncident avec la violation de ces Constitutions.

Au même moment, aux Etats-Unis, en Allemagne de l'Ouest, en France, en Angleterre, c'est-à-dire dans des pays vers lesquels se dirigeaient les masses migratrices des Juifs de l'Europe de l'Est à la recherche de l'émancipation et de la liberté, dans

Robert MERLE

(Suite de la page centrale)

jamais, et il paraît incroyable que, même en France, il n'y ait pas une loi qui interdise l'excitation à la haine par écrit ou par la parole. Je crois qu'il faut comprendre que le racisme et le nazisme sont liés, que le racisme et le fascisme ne font qu'un, ne sont que des aspects différents d'une même chose, et que la volonté d'asservissement essaie toujours de se fonder sur la discrimination. Et je pense que l'un des grands mérites du M.R.A.P. — récisément, c'est de ne pas seulement lutter contre le racisme et contre l'antisémitisme, mais de lutter pour la Paix.

A la fin de mon roman « *L'Ile* », on a fait tout à l'heure une allusion, deux hommes, Tétahti, un Tahitien et Purcell, un Britannique qui se sont trouvés presque ennemis au cours des massacres, se retrouvent, se réconcilient et la dernière phrase de cette scène que j'ai écrite avec beaucoup d'émotion, comme la dernière phrase du livre, c'est la phrase que prononce Tétahti quand il retrouve Adamo : « *Adamo, mon frère, je t'ai trouvé* ».

Quand j'ai écrit cette phrase, il y avait dans ma pensée l'espoir qu'on re-

trouverait, dans le pays qui est le mien, aussi la fraternité.

Et j'ai été vraiment très heureux que le Jury ait décerné à mon livre et à moi-même, ce titre fraternel. Je garderai ce titre. Je le dis sans aucun paradoxe : ce titre est un titre égalitaire, c'est certainement le plus élevé que je puisse recevoir, et je désire, ici, en remercier le Jury qui me l'a décerné.

(Vifs applaudissements.)



Une vue des salons de l'Hôtel Lutétia au début de la réception.

PRECISION

Dans notre dernier numéro, parmi les précédents lauréats du Prix de la Fraternité, nous avons omis d'indiquer que l'an dernier, en décernant le Prix à Jules Roy, le Jury avait tenu à signaler, entre autres, le livre de Michèle Lacrosil, « *Sapotille et le Serin d'Argile* » et celui d'Henri Alexandre, « *Ceux qu'emporte le train* ».

Voilà l'omission réparée, avec nos excuses aux intéressés.

LE MESSAGE DE M. L'ABBE PIHAN Vice-Président des Œuvres Pontificales Missionnaires

« *Veuillez dire à l'auteur que je suis d'autant plus ennuyé de ne pas pouvoir me joindre aux personnes qui le féliciteront que... j'ai conscience qu'il est « mon ancien ». Nous avons été tous deux élèves au Lycée Michelet, à Vanves, lui avec quelques années d'avance sur moi. Il emportait tous les Prix ! Bien vôtre et toujours dévoué au travail commun.* »



VAINQUEURS ET VAINCUS (ou Mein Kampf II)

Le nouveau montage cinématographique réalisé par le cinéaste suédois Tore Sjöberg est la suite logique de « *Mein Kampf* » d'Erwin Leiser. On croyait tout connaître de ces films qui, depuis les actualités de 1945 jusqu'à « *Nuit et Brouillard* » et « *Mein Kampf* », en passant par « *La Vie d'Adolf Hitler* », « *Le Temps du Ghetto* » et autres documents insoutenables. Mais voici que Tore Sjöberg, patient « rat » de cinémathèque, et exhumé d'autres documents, inédits, accusateurs, que le public ne connaissait pas. Certains de ces films avaient été projetés à Nuremberg, pendant le procès des criminels nazis, dont « *Vainqueurs et Vaincus* » est l'illustration. Les trois parties du film aiment les trois grands chapitres du réquisitoire du procureur américain Jackson : les crimes contre la paix, les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité. Outre l'intérêt des images, qu'il faut avoir le courage de voir ou de revoir, quitte à se mordre les lèvres pour ne pas hurler de colère et de dégoût, ce film est autre chose qu'une constatation : c'est une prise de position implacable contre le fascisme, le nazisme et l'antisémitisme, en même temps qu'un appel à la vigilance. Le prologue l'affirme : le fascisme n'est pas mort. A nous de l'empêcher de recommencer à perpétuer ces crimes, les plus grands et les plus odieux de toute l'histoire de l'Humanité.

Alfred GRANT.

Alfred DREYFUS : *Lettres* d'un innocent



LA DEGRADATION

La dégradation eut lieu le samedi 5 janvier (1) ; je subis cet horrible supplice sans faiblesse.

Avant la lugubre cérémonie, j'attendis une heure dans la salle de l'adjudant de garnison à l'Ecole militaire. Durant ces longues minutes, je tendis toutes les forces de mon être ; les souvenirs des atroces mois que je venais de passer revinrent à ma mémoire et, en phrases entrecoupées, je rappelai la dernière visite que me fit le commandant du Paty de Clam dans ma prison. Je protestai contre l'infâme accusation portée contre moi ; je rappelai que j'avais encore écrit au ministre pour lui dire que j'étais innocent. C'est en travestissant ces paroles que le capitaine Lebrun-Renault, avec une rare inconscience, créa ou laissa créer cette légende des aveux dont je n'appris l'existence qu'en janvier 1899. S'il m'en eût été parlé avant mon départ de France, qui n'eût lieu qu'en février 1895, c'est-à-dire plus de sept semaines après la dégradation, j'aurais cherché à tuer cette légende dans l'œuf.

Je fus conduit ensuite entre quatre hommes et un gradé, au centre de la place.

Neuf heures sonnèrent ; le général Darras, commandant la parade d'exécution fit porter les armes.

Je souffrais le martyr, je me raidissais pour concentrer toutes mes forces, j'évoquais pour me soutenir le souvenir de ma femme, de mes enfants.

Aussitôt après la lecture du jugement, je m'écriai, m'adressant aux troupes :

« Soldats, on dégrade un innocent ; soldats, on déshonore un innocent.

« Vive la France, vive l'armée ! »

Un adjudant de la garde républicaine s'approcha de moi. Rapidement, il arracha boutons, bandes de pantalon, insignes de grade du képi et des manches, puis il brisa mon sabre. Je vis tomber à mes pieds tous ces lambeaux d'honneur. Alors dans cette secousse effroyable de tout mon être, mais le corps droit, la tête haute, je clamai toujours et encore mon cri à ces soldats, à ce peuple assemblé : « Je suis innocent ! »

La cérémonie continua. Je dus faire le tour du carré. J'entendis les hurlements d'une foule abusée, je sentis le frisson qui devait la faire vibrer, puisqu'on lui présentait un homme condamné pour trahison, et j'essayai de faire passer dans cette foule un autre frisson, celui de mon innocence.

Le tour du carré s'acheva ; le supplice était terminé, je le croyais au moins.

L'agonie de cette longue journée ne faisait que commencer.

On me lia les poings à une voiture cellulaire me conduisit au Dépôt, en passant par le pont de l'Alma. En arrivant à l'extrémité du pont, je vis par la lucarne de la voiture les fenêtres de l'appartement où venaient de s'écouler de si douces années, où je laissais tout mon bonheur. L'angoisse fut atroce.

Au Dépôt, je fus dans mon costume déchiré et en loques, traîné de salle en salle, fouillé, photographié, mesuré. Enfin, vers midi, je fus conduit à la prison de la Santé et enfermé dans une cellule (...)

De ma femme :

Samedi soir, 5 janvier 1895.

Quelle horrible matinée ! Quels atroces moments ! Non ! je ne puis y penser, cela me fait trop souffrir. Toi, mon pauvre ami, un homme d'honneur, toi qui adores la France, toi qui as une âme si belle, des sentiments aussi élevés, subir la peine la plus infamante qu'on puisse infliger, c'est abominable !

Tu m'avais promis d'être courageux, tu as tenu parole, je t'en remercie. Ta dignité, ta belle attitude, ont frappé bien des cœurs et lorsque l'heure de ta réhabilitation arrivera, le souvenir des souffrances que tu as endurées dans ces horribles moments sera gravé dans la mémoire des hommes.

J'aurais tant voulu être auprès de toi, te donner des forces, te reconforter, j'avais tant espéré te voir, mon pauvre ami, et mon cœur saigne à l'idée que mon autorisation ne m'est pas encore parvenue et

Le plus curieux de ce livre d'Alfred Dreyfus (1), fort heureusement édité par les soins de son petit-fils, est peut-être de l'avoir coiffé d'une préface de Mauriac, chef-d'œuvre de franchise et de simplicité. Il raconte là sa propre évolution ; enfant, il vivait dans une atmosphère « d'antisémitisme provincial », puis dans les années d'adolescence, il arriva « au doute et enfin à la certitude » de l'innocence. Quelle chance nous avons eue, nous autres enfants de dreyfusards de n'avoir jamais ressenti la moindre hésitation ! A distance, les coups de poing ou les regards hostiles des petits amis qui nous tournaient le dos au Luxembourg, me paraissent légers comparés au « racisme congénital » dont l'esprit de Mauriac, trop vaste pour ces mesquineries, a souffert.

Le plus terrible dans le martyr de Dreyfus qui est ici raconté jour après jour, est peut-être l'ignorance, le néant dans lequel il a vécu. A l'île du Diable, les jours passent : rien, pas de lettres, pas de journaux ; tous les mois ou tous les deux mois, il reçoit des lettres (tronquées) de sa femme ; elles ne contiennent aucune nouvelle, de nobles phrases de courage, de patience, de fidélité, mais pas un fait, pas un petit brin d'espoir reposant sur un texte de loi, pas une découpure de journal. Le procès Zola, ignoré ; le nom d'Esterhazy, pas prononcé ; les articles de Jaurès, de Clémenceau, incannus ; l'Etat-Major (vénéré par le banni), pourquoi aurait-il imaginé que c'était une officine de faux ?

« Ma conscience me soutenait, ma raison me disait chaque jour : enfin la vérité va éclater, triomphante. » Oui, c'est grâce à ce seul réconfort intérieur que cet homme a résisté pendant mille cinq cent quarante cinq jours passés dans un camp d'anciens lépreux, qu'il a vécu dans un cabanon entouré de hautes palissades, subi mainte saison des pluies, vu sa cellule envahie de faurmis et d'araignées-crobes, reçu pour nourriture de la viande pourrie et quelques grains de café vert, jusqu'au jour où une tringle portant des anneaux fut fixée à son lit : Dreyfus était mis aux fers par ordre personnel du ministre des Colonies. Pendant ce temps, la France, énième de l'alliance russe, séduite par l'emprunt russe qui la ruinait, festoyait aux côtés de Nicolas II. Pendant ce temps aussi, la France était déchirée par une lutte sociale sans précédent où la haine coupait en deux politiciens, intellectuels et familles. Seule lueur à l'horizon : une poignée d'hommes résolus à ne pas laisser crever cet innocent dans son bagne pestilentiel.

Jean-Louis Lévy, le petit-fils d'Alfred Dreyfus a fort bien fait de donner après Cinq années de ma vie une Vie du capitaine Dreyfus et un historique de l'Affaire. D'abord parce qu'il a su — tâche difficile — expliquer en une quarantaine de pages ce que d'autres auteurs ont embrouillé en plusieurs volumes. Ensuite, parce qu'il a montré avec une fine psychologie le caractère de Dreyfus, cet homme qui risquerait aujourd'hui, pour les jeunes surtout, de devenir un personnage historique, célèbre, mais mythique.

que je devrai peut-être attendre encore pour avoir l'immense bonheur de t'embrasser...

Nos chéris sont bien gentils ; ils sont si gais, si heureux. C'est une consolation dans notre immense malheur de les avoir si jeunes, si inconscients de la vie. Pierre parle de toi et avec tant de cœur, que je ne puis m'empêcher de pleurer.

LUCIE.

☆

De la prison de la Santé :

Dimanche 6 janvier 1895, 5 heures.

Pardon, mon adorée, si dans mes lettres d'hier j'ai exhalé ma douleur, étalé ma torture. Il fallait bien que je la confie à quelqu'un ! Quel cœur est plus préparé que le tien à recevoir le trop-plein du mien ? C'est ton amour qui m'a donné le courage de vivre ; il faut que je le sente vibrer près de mon cœur.

Courage donc ! Ne pense pas trop à moi, tu as d'autres devoirs à remplir. Tu te dois à nos enfants, à notre nom qu'il faut réhabiliter. Pense donc à toutes les nobles missions qui t'incombent ; elles sont lourdes, mais je te sais capable de les entreprendre à condition de ne pas te laisser abattre, à condition de conserver tes forces.

Il faut donc lutter contre toi-même, rassembler toute ton énergie et ne penser qu'à tes devoirs...

ALFRED.

☆

Ile de Ré, 21 janvier 1895.

L'autre jour, quand on m'insultait à La Rochelle, j'aurais voulu m'échapper des mains de mes gardiens et me présenter la poitrine découverte à ceux pour lesquels j'étais un juste objet d'indignation et leur dire : « Ne m'insultez pas, mon âme que vous ne pouvez pas connaître est pure de toute souillure, mais si vous me croyez coupable, tenez, prenez mon corps, je vous le livre sans regrets ». Au moins alors, sous l'âpre morsure des souffrances physiques, quand j'aurais encore crié : « Vive la France », peut-être alors eût-on cru à mon innocence !

Enfin, qu'est-ce que je demande nuit et jour ? Justice, justice ! Sommes-nous au XIX^e siècle ou faut-il retourner de quelques siècles en arrière ? Est-il possible que l'innocence soit méconnue dans un siècle de lumière et de vérité ? Qu'on cherche ; je ne demande aucune grâce, mais je demande la justice qu'on doit à tout être humain. Qu'on poursuive les recherches ;

C'est son caractère exceptionnel qui explique sa résistance à tant de souffrances. Il est beau dans de telles conditions de s'acharner à vivre uniquement pour que la vérité éclate un jour, pour que son honneur lui soit rendu : « Je vis contre mon corps, contre mon cœur, contre mon cerveau... », écrit-il. D'autres auraient pu être soutenus par des idées religieuses, lui est soutenu par des idées civiques, c'est bien plus beau parce que plus humain. Si Dreyfus avait été un pleurnicheur, un sentimental, un faible, la première fièvre l'eût emporté quand il grelottait sans quinine dans son cabanon. Il n'a pas de défaillance, mais il en connaît les inconvénients : « Ma réserve un peu hautaine, écrit-il, ... mon peu d'indulgence, me font aujourd'hui le plus grand tort. » Ceci explique que, quand il arriva à la prison de Rennes, retour de l'île du Diable, ses défenseurs, ses meilleurs amis, ses plus chauds partisans ne comprirent rien à cette résistance surhumaine, à cette volonté imbattable dans un corps en loque.

J'ai été récemment blâmée par la fille de Dreyfus — elle était bien la dernière personne que j'aurais voulu peiner ! — parce que j'avais dit que Dreyfus n'était pas « sympathique ». Qu'est-ce que ça peut bien faire, je vous le demande, l'impression d'une péronnelle de 15 ans (j'avais cet âge quand je vis Dreyfus), qui juge de travers le héros dont elle a rêvé ? Les paroles aimables, les phrases toutes faites, est-ce que cela compte devant un drame pareil où la vérité a failli chavirer mainte fois et où un être humain, seul au bout du monde, ne vivait que pour elle ? Il est possible que, jeune, on ne mesure pas l'immensité du phénomène, mais plus tard, on sait bien qu'une telle épopée a plané sur toute votre vie.

Jean-Louis Lévy met aussi fort bien en relief les conditions politiques de l'Affaire sans insister peut-être assez sur l'antisémitisme, origine de tout le mal. Vieille histoire bien antérieure à l'Affaire, puisque Mauriac, dans sa préface, nous parle du « syndicat judéo-maçonnique », monstre fabriqué par la bourgeoisie catholique... Il n'en est pas moins vrai que deux choses restent encore mystérieuses après tout ce qu'on a dit et écrit : 1^o) Comment une pièce aussi insignifiante que le bordereau a-t-elle pu être un motif suffisant pour transformer un innocent en bagnard ? 2^o) Comment Esterhazy, reconnu coupable, ayant fait des aveux (vrais comme l'air) n'a-t-il pas fait un seul jour de prison ? La justice a de ces aberrations...

Citons pour terminer une phrase de Dreyfus où se voit toute la rigueur de son caractère. Lorsqu'il entendit prononcer à Rennes le verdict qui le condamnait une seconde fois : « Depuis quand, écrit-il, y a-t-il des circonstances atténuantes pour un crime de trahison ? » On dirait vraiment que cette phrase a été écrite hier !

(1) « Cinq années de ma vie », Fasquelle éditeur.

Henriette PSICHARI.

que ceux qui possèdent de puissants moyens d'investigation les utilisent dans ce but, c'est pour eux un devoir sacré d'humanité et de justice. Il est impossible alors que la lumière ne se fasse pas autour de ma mystérieuse et tragique affaire...

Je n'ai que deux moments heureux dans la journée, mais si courts ! Le premier, quand on m'apporte cette feuille de papier afin de pouvoir t'écrire : je passe ainsi quelques instants à causer avec toi. Le second quand on m'apporte ta lettre journalière...

Je n'ose te parler de nos enfants. Quand je regarde leurs photographies, quand je vois leurs yeux si bons, si doux, les sanglots me montent du cœur aux lèvres (...).

A L'ILE DU DIABLE

Dimanche 6 septembre 1896.

Je viens d'être prévenu que je ne pourrai plus me promener dans la partie de l'île qui m'était réservée, je ne pourrai plus marcher qu'autour de ma case.

Combien de temps résisterai-je encore ? Je n'en sais rien ! Je souhaite que cet horrible supplice finisse bientôt, sinon je lègue mes enfants à la France, à la patrie, que j'ai toujours servie avec dévouement, avec loyauté, en suppliant de toute mon âme, de toutes mes forces, ceux qui sont à la tête des affaires de notre pays de faire la lumière la plus complète sur cet effroyable drame. Et ce jour-là à eux de comprendre ce que des êtres humains ont souffert d'atroces tortures imméritées et de reporter sur mes pauvres enfants toute la pitié que mérite une pareille infortune (...)

Mardi 8 septembre 1896.

Ces nuits aux fers ! Je ne parle même pas du supplice physique, mais quel supplice moral ! Et sans aucune explication, sans savoir pourquoi, sans savoir pour quelle cause ! Dans quel horrible et atroce cauchemar vis-je depuis tantôt deux ans ?

Enfin, mon devoir est d'aller jusqu'à la limite de mes forces ; j'irai tout simplement.

Quelle agonie morale, pour un innocent, pire que toutes les agonies physiques !

Et dans quelle détresse profonde de tout mon être, je vous envoie encore toute l'expression de mon affection, de mon amour, ma chère Lucie, mes chers et adorés enfants (...)

Mercredi 9 septembre 1896.

Le Commandant des îles est venu hier soir. Il m'a dit que la mesure qui était prise à mon égard n'était pas une punition,

mais « une mesure de sûreté », car l'administration n'avait aucune plainte à élever contre moi.

La mise aux fers, une mesure de sûreté ! Quand je suis gardé nuit et jour comme une bête fauve par un surveillant armé d'un revolver et d'un fusil ! Non, il faut dire les choses comme elles sont. C'est une mesure de haine, de torture, ordonnée de Paris, par ceux qui ne pouvant frapper une famille, frappent un innocent, parce que ni lui, ni sa famille, ne veulent, ne doivent s'incliner devant la plus épouvantable des erreurs judiciaires qui ait jamais été commise.

Qui est-ce qui s'est constitué ainsi mon bourreau, le bourreau des miens, je ne saurais le dire.

On sent bien que l'administration locale (sauf le surveillant-chef, spécialement envoyé de Paris) a elle-même l'horreur de mesures aussi arbitraires, aussi inhumaines mais qu'elle est obligée de s'appliquer, n'ayant pas à discuter avec des consignes qui lui sont imposées.

Non, la responsabilité monte plus haut, à l'auteur ou aux auteurs de ces consignes inhumaines.

Enfin, quels que soient les supplices, les tortures physiques et morales qu'on m'inflige, mon devoir, celui des miens, reste toujours le même : il est de demander, de vouloir la lumière la plus éclatante sur cet effroyable drame, en innocents qui n'ont rien à craindre, qui ne craignent rien, puisque la seule chose qu'ils demandent c'est la vérité.

Quand je pense à tout cela, je n'ai même plus de colère ; une immense pitié seulement pour ceux qui torturent ainsi tant d'êtres humains. Quels remords ils se préparent quand la lumière sera faite, car l'histoire elle, ne connaît pas de secrets.

Tout est si triste en moi, mon cœur tellement labouré, mon cerveau tellement broyé que c'est avec peine que je puis encore rassembler mes idées ; c'est vraiment trop souffrir, et toujours devant moi cette énigme épouvantable.

Jeudi 10 septembre 1896.

Je suis tellement las, tellement brisé de corps et d'âme, que j'arrête aujourd'hui ce journal, ne pouvant prévoir jusqu'où iront mes forces, quel jour mon cerveau éclatera sous le poids de tant de tortures (...)

(1) En 1895. Les textes que nous publions ici sont extraits du Journal d'Alfred Dreyfus, où se trouvent reproduites un certain nombre de lettres écrites ou reçues par lui.